

763

PRIX
\$200

Le coin du feu.



Revue
FÉMININE MONTREAL

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

JUIN 1893

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE. }

{ ADMINISTRATION :
63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	LITTÉRATURE.	<i>Méteore.</i>
TRAVERS SOCIAUX (les démonstratives).	<i>Marie Vieuxtemps</i>	ICI ET LA.	***
SAVOIR-VIVRE (visites de cérémonie).	***	SCIENCE AMUSANTE	<i>Calibri.</i>
HYGIÈNE.	**	CUISINE.	<i>Tourne-Broche.</i>
LES CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON	***	LA PAGE DES ENFANTS.	<i>Wilna.</i>
PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	**	SOLUTION, ENIGME, ETC.	**
MODE.	***	LETRE D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE. <i>Em. Raymond.</i>	
LOCUTIONS VICIEUSES.	**	EPISODE DE LA GUERRE VENDÉENNE.	<i>Victor Hugo.</i>
MUSCADIN.	<i>Muscadin.</i>	EN VOYAGE.	<i>Guy de Maupassant.</i>

Unlike the Dutch Process
No Alkalies



—OR—
Other Chemicals
are used in the
preparation of

**W. Baker & Co.'s
Breakfast
Cocoa,**

*which is abso-
lutely pure
and soluble.*

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.
W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS,

TELEPHONE 7224.

N.B.— Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

PRIME AUX JEUNES FILLES.—L'administration du COIN DU FEU offre un abonnement gratuit à toute personne qui lui obtiendra de ses amies ou connaissances, non abonnées déjà, trois abonnements payés.

L'administration du COIN DU FEU demande une jeune fille pour voyager dans l'intérêt du journal. Rémunération libérale.

Chronique.

NEW YORK, 20 mai.

A l'extrême pointe de l'île de Manhattan, sur laquelle est bâtie la métropole américaine, un édifice de dix-huit étages, couronné d'un dôme doré, s'élève, regardant la mer pardessus la tête de la Statue de la Liberté, ce phare gigantesque du port de New York.

Cet édifice s'appelle le *World*. On peut dire qu'il est un des monuments de l'esprit d'entreprise et de l'audace géniale du peuple américain. Là s'élabore le *World*, le roi des journaux de ce continent.

Son propriétaire, M. Jos. Pulitzer, est, dans toute l'acception du mot, un *self-made man*.

C'est le *Petit Chose* oublié par la Fortune mais doué par la Nature de tout ce qu'il faut pour soutenir avantagusement la lutte pour la vie.

Son journal a publié, le 10 mai, un numéro spécial de cent pages pour célébrer le dixième anniversaire de son entrée au *World*. On y trouve l'histoire de la ville de New York, de la littérature, des arts, de l'industrie américaine pendant la dernière décade. Mais l'attention du lecteur y est surtout accaparée par la genèse de la publication depuis le moment où son présent propriétaire en prit la direction.

Un des procédés heureux du journalisme actuel est de chanter ses propres louanges, ou, en termes populaires, de se vanter. Attendre de confrères rivaux ou ennemis qu'ils reconnaissent nos mérites et nous fassent ainsi une réclame gratuite serait de la folie. Chacun possédant une des trompettes de la Renommée l'embouche pour son propre compte. Si le nom d'autrui s'en échappe, c'est escorté de médisances. Les éloges octroyés sont ou rémunératifs ou incapables de porter le moindre préjudice au journal qui tient à la vie.

Il y a des gens morts depuis longtemps, dont le gousset ne tinte plus, et qu'on se résigne à louer d'une manière désintéressée, comme Homère, Molière, le Dante, Praxitèle, Michel-Ange.

Et aussi des artistes contemporains, très élognés et très célèbres, au mérite desquels on ne se rend, selon l'expression de La Bruyère, qu'à la dernière extrémité, et qui, malgré tout, se soucient fort peu de nos hommages.

La règle des publicistes est donc : chacun pour soi.

Le *World* ne l'a pas oublié, et, dans son numéro jubilaire, il ne se donne pas de croc-en-jambe.

Son succès est de nous faire partager l'admiration qu'il se prodigue pour avoir donné au monde l'exemple d'un tel triomphe dans le journalisme.

On suit avec un intérêt intense la manœuvre du hardi et aventureux pilote dans la route semée d'écueils qu'il a délibérément choisie, sûr qu'il était de vaincre. M. Pulitzer, nous dit-on, a beaucoup d'ennemis.

La chose paraît toute naturelle en lisant son programme, un défi jeté à tous les *evil doers*, aux escrocs politiques, aux riches trop puissants, à tous les oppresseurs du pauvre et de l'ignorant.

C'était l'inauguration du système de généreuses réformes qui a servi depuis à tant de journaux à exploiter le public en revêtant le masque d'une impartiale philanthropie. Jusqu'à quel degré de sincérité l'inventeur de cette mode populaire en a-t-il usé lui-même ? . . . On ne sait.

Le *World* du 10 mai nous donne la liste complète des hauts-faits accomplis par lui depuis dix ans.

Outre la correction d'abus sans nombre, on y retrouve l'exploit de Nellie Bly chargée par le grand journal de surpasser celui du héros de Jules Verne en faisant le tour du monde en 73 jours, 6 heures, 11 minutes, 14 $\frac{1}{2}$ secondes ; et aussi la découverte de Stanley qui se perdit en Afrique en cherchant à découvrir autre chose.

Enfin, pour tout résumer en un fait éloquent, le *World*, sous la gérance de M. Pulitzer, a vu augmenter sa circulation de 33 mille à 380,000.

∞ L'ouverture de l'Exposition Universelle, qui a offert relativement peu de chose aux visiteurs, a fait éclater aux yeux de tous une vérité importante.

C'est que la femme en général est fort calomniée.

Le département concernant les travaux et les arts féminins à Chicago, était le seul complet et absolument prêt à subir l'inspection des curiosités cosmopolites.

Voilà le premier bienfait de la grande fête internationale : l'abolition d'un préjugé vieux comme la terre.

— Cette victoire du sexe auquel on se plaisait à faire une réputation de fainéantise, dit un correspondant américain, donne le coup de grâce à d'antiques plaisanteries et aux clichés bien connus sur sa lenteur.

“ Dans une petite minute, ” la phrase à l'aide de laquelle l'épouse, qui n'en finit plus d'achever sa toilette, est censée tempérer l'impatience de son mari ; et cette autre : “ la femme toujours en retard, ” sont des formules ironiques à reléguer parmi les choses démodées.

La clou doré planté par M^{me} Palmer, présidente de la section féminine, qui annonçait la fin des travaux et préparatifs, a fait beaucoup de bruit.

Ce tour de force de planter un clou droit était, dit-on, le plus difficile de tous ceux que cette femme supérieure a dû accomplir pour mener à bonne fin sa tâche ardue.

D'aucuns prétendent l'avoir entendu pratiquer la nuit l'opération délicate et bruyante à la fois, qu'elle tenait à exécuter honorablement devant un auditoire choisi.

Des méchants, des jaloux peut-être, ont assuré qu'un bras masculin avait fait le gros de la besogne, et que l'éminente présidente n'avait ajouté, comme une espèce de sanction officielle, que deux ou trois coups gracieux.

Il n'en est rien. Son bras vigoureux d'américaine brisée à tous les exercices hygiéniques a enfoncé *de main de maître* le clou final.

∞ Des scènes moins pacifiques se jouent actuellement dans le vieux monde, et les rois que leur grandeur empêche de venir, comme leurs humbles sujets, s'exaltent devant les merveilles de Chicago, ne manqueront pas de distractions le temps que durera l'exode des peuples européens à travers l'Atlantique.

Le jeune César qui gouverne en Allemagne et dont nous vous parlons ici, il y a quelque temps, se voit pour la première fois sérieusement contrecarré par son parlement.

Les députés, émus par les souffrances du peuple écrasé d'impôts, et bravant la colère du despote, ont refusé de voter une loi aggravant encore la misère des pauvres.

Le maître a immédiatement renvoyé la députation insolente en annonçant de nouvelles élec-

tions. Quelle opinion prévaudra dans le parlement à venir ? Sera-ce, comme l'empereur le veut, celle de la soumission et de la servilité ?

La crainte seule forcera les électeurs à renvoyer en chambre des partisans selon le cœur du terrible petit souverain.

La Belgique a été le théâtre d'une révolution encore plus grave. C'est par la force et au prix du sang que le peuple vient de conquérir une liberté longuement attendue et sollicitée : le droit de vote jusqu'ici refusé aux artisans et aux ouvriers.

∞ On trouvera moins poignante la question actuellement débattue dans la ville de Baltimore. Il s'agit de l'emplacement choisi pour un collège.

Le site d'élection des autorités se trouvant dans le voisinage d'un pensionnat de jeunes filles, les matrones de cette dernière institution se sont alarmées.

— Inévitablement, disent-elles, les garçons du collège flirteront avec nos élèves. La discipline s'en ressentira et le bon renom de notre maison en sera diminué.

Les arbitres qu'on a chargés de résoudre ce problème psychologique réfléchissent.

En attendant l'arrêt de leur sagesse, les parties intéressées ont fait connaître leur pensée :

Les garçons repoussent avec véhémence l'idée de flirter, mais ils ajoutent aussitôt, avec une grande largeur de vue, que, la chose arriva-t-elle, ils n'y verraient pas de crime.

Ces demoiselles parlent autrement. Elles s'indignent qu'on les croie susceptibles de s'occuper de “ petits jeunes gens ”, et déclarent que dans le cas où ceux-ci s'oublieraient jusqu'à vouloir entamer des négociations par-dessus les murs, elles sauraient mettre les téméraires à leur place.

Si la municipalité décide contre les maîtresses, je me demande comment les jeunes des deux établissements, en dépit de leurs assurances, pourront échapper à la nécessité de flirter. Etant si bien prévenus de ce que les autorités redoutent, l'espièglerie naturelle à leur âge trouvera un moyen tout indiqué de leur jouer de bons tours.

Quoiqu'il en soit, la terreur qu'inspire le voisinage des loups et de la bergerie surprend un peu dans le pays des écoles mixtes.

M^{me} Dandurand.

Travers Sociaux.

LES DEMONSTRATIVES.

Il en existe de plus gaies que celles mentionnées dans le précédent chapitre, mais il n'est pas rare que les joyeuses étourderies de celles-là ne les conduisent aussi à l'état de délaissées.

Mirabeau disait : " Voulez-vous être écouté, parlez bas " Ainsi l'on pourrait conclure d'après le même principe que pour être recherchée il ne faut pas s'imposer ni aller au devant des chercheurs.

Chacun reconnaîtra facilement en consultant son expérience, que ces natures féminines trop généreuses, qui ne dédaignent pas de faire à l'autre sexe de flatteuses avances, eurent toujours le sort des vierges folles de l'Évangile.

Leur prodigue imprévoyance aboutit à leur propre malheur, et ceux pour lesquels elles brûlent inutilement l'huile de leur lampe écartent ces importunes pour voir si chez leurs prudentes sœurs ils ne trouveront pas un meilleur choix.

Qui trop ambitionne obtient peu. Nos exhubérantes en sont souvent réduites, après avoir offert l'encens à tous les beaux de leur génération, à épouser, comme pis-aller, quelqu'obscur rentier ou tabellion à lunettes qui les aiment malgré elles et leur assurent un avenir.

Nous avons parlé d'avances faites par les jeunes filles à ceux qui leur doivent tous les hommages.

Vous demanderiez aux plus *avancées* d'entre elles en quoi cela consiste, qu'elles seraient impuissantes à le dire, tant est grande leur inconscience et leur ignorance candide pour ce qui distingue le permis d'avec l'inconvenant. Qui leur a jamais dit, par exemple, qu'il était contraire à leur dignité de se laisser accaparer dans un bal par le même cavalier plusieurs danses durant ? Cette condescendance justifie l'orgueilleuse présomption de celui qui se reconnaît le pouvoir de vous garder aussi longtemps qu'il le désire et autorise le public à proclamer votre préférence pour ce privilégié. La tyrannie des salons envers la femme du monde lui laisse au moins les moyens de se soustraire, quand elle le veut, à un tête-à-tête trop prolongé.

Celle qui se prête à ces inconvenantes séquestra-

tions dans l'embrasure d'une fenêtre, s'affiche ; et une fille bien née ne doit craindre rien tant que de s'afficher. (Je ne parle pas ici des langoureuses qui s'établissent à demeure avec un monsieur dans un coin isolé, en se dérochant le plus possible à la vue des autres. Celles-là font plus que s'afficher, elles se compromettent ravement.)

Un grand personnage, de passage dans notre pays, il n'y a pas très longtemps, s'était pris d'un goût fort partial pour une de nos plus jolies canadiennes. Avec une assurance toute saxonne, le jeune conquérant ne vit aucun inconvénient à inscrire son nom six fois sur le carnet de bal de cette gracieuse personne dans une des nombreuses fêtes qu'on donna en son honneur. Notre compatriote, constatant cette tentative de monopole, effaça en souriant, et sous les yeux du *puissant seigneur*, plus de la moitié de son griffonnage distingué.

Elle savait qu'en s'exhibant à ce point avec un personnage en vedette, elle attirerait sur elle les regards et l'attention de la foule envieuse. Or, elle estima sa réputation plus haut que la noblesse de son illustre admirateur, et mit le triomphe de son indépendance au-dessus d'un succès de vanité.

Je me rappelle avoir lu la démonstration d'un grand écrivain français, prouvant que tout ce qui est *naturel* n'est pas *humain*. Je puis facilement adapter à ma thèse cette proposition, et enjoindre à mes jeunes lectrices de se défier de leur nature.

Tout ce que cette impulsive leur commande est en général peu compatible avec les manières d'une fille bien élevée. Plus on est raffiné moins on est *instinctif*. La politesse, les convenances, l'étiquette sont les conquêtes de la civilisation sur l'immoralité primitive des hommes. Ces noms profanes traduisent de belles vertus.

Sur ce sujet des danses je n'ai pas besoin de rappeler que l'étiquette défend d'accorder plus de deux danses par soirée au même cavalier.

Et si ce code mondain ne se prononce pas sur le cas où un partenaire, oubliant celle qu'il a engagée pour un quadrille, ne se présente pas au moment convenu, un sentiment de fierté naturelle devrait avertir une femme, qu'elle fait une trop

grande concession au maladroït en lui reprochant sa négligence. Le secret instinct de sa vanité, si elle l'écoute, sera de laisser le danseur indifférent sous l'impression qu'on n'a pas remarqué son absence. Un simple reproche dans une pareille occasion est un manque de tact ; une *scène*, encore plus déplacée, devient une sottise.

Les jeunes filles ne comprennent pas toujours qu'un envoi de fleurs à un jeune homme n'a pas sa raison d'être. Quelques-unes même n'hésitent pas à consacrer leur temps, et employer leurs blanches mains à confectionner quelque objet de goût, de menus articles d'utilité (Oh l'insupportable prosaïsme !) pour le premier joli garçon venu, dont la chambre est encombrée de ces trophées d'une gloire insolente.

La persévérante application, l'attention prolongée, la tendre méditation même que suppose un tel travail, ont de quoi effaroucher pourtant l'orgueil féminin.

De laisser croire à n'importe quel Don Juan que son souvenir a occupé notre esprit tout le temps qu'on a mis à construire un bibelot, constitue un honneur trop grand, et par conséquent non apprécié, au sexe fort.

Ces envois charmants, ces souvenirs précieux, il faut les réserver pour le fiancé, qui les reçoit avec émotion, les presse pieusement sur ses lèvres, en fait des reliques, et leur conserve l'anonymat.

Combien savent, encore, qu'en permettant à un homme de les escorter publiquement à la promenade et dans la rue, elles lui font une faveur ; et que plus cette faveur se répète plus elle devient considérable, car elle autorise le public à associer votre nom à celui de l'homme que vous distinguez et auquel vous donnez ainsi le témoignage d'une éclatante préférence.

Quelques jeunes personnes, probablement à l'insu de leurs parents, prennent l'habitude de téléphoner à leurs amis. C'est s'exposer à devenir importune, et c'est au surplus dépouiller toute prétention à l'indépendance. Sans la moindre fatuité, celui dont vous recherchez à ce point la conversation peut se croire tout-puissant sur votre cœur.

Cela fait aux témoins, à l'autre bout du téléphone, un singulier effet d'entendre un monsieur répondre après le banal *hallo* : — "Ah, c'est Mademoiselle X ... ! Eh bien ?" ... On pense en soi-

même : Elle a du toupet cette Mademoiselle X ...

La réputation d'une femme est comme ces objets fragiles qui se flétrissent au toucher. Quand le nom d'une jeune fille est constamment mêlé à tous les événements du jour, aux petits potins de la rue, elle en est comme diminuée.

Si le fait de se laisser accompagner dans ses courses ou promenades par un jeune homme constitue une faveur, on ne saurait admettre que celle qui l'accorde s'écarte de sa route d'un seul pas au bénéfice de son heureux chevalier.

C'est montrer une bonté excessive que de reconduire à son bateau, dans les places d'eau, ou à la gare, un visiteur masculin. Un fiancé même ne peut exiger de sa promise une aussi grave concession.

La femme des temps anciens suivait son maître, sur les routes pour le servir et porter ses fardeaux. Il ne tient qu'à elle aujourd'hui de n'avoir à ses côtés qu'un esclave volontaire et tendrement dévoué à sa personne, mais encore faut-il qu'elle se tienne à son rôle et ne s'oublie pas jusqu'à se mettre à la remorque des *seigneurs de sa suite*.

La dernière démonstration d'une confiance intempestive que je signalerai ici à mes jeunes lectrices, est celle qui consiste à donner à ses amis son portrait.

Cette familiarité expose leur image dans les poches de certains gais lurons à de singulières promiscuités. Un collectionneur de jolis minois qui demande et obtient la photographie d'une jeune fille du monde, ne peut être blâmé après tout, d'en faire le même cas que les autres — de toute provenance — déjà acquises.

Si une personne bien élevée, ou soi-disant tel le envisage sans répugnance la perspective d'être exhibée aux yeux des connaissances variées qui composent la société d'un jeune homme, en même temps que d'illustres cabotines, certaines célébrités du sport, etc., ma foi, cette personne n'a pas de fierté à revendre.

Rien ne me révolte comme de voir cloué au mur d'une chambre d'étudiant ou de quelque *lion* de la société, formant éventail avec d'autres photographies, le profil pur de quelque gracieuse enfant.

On éprouve une sensation de souffrance à voir la douce figure égarée au milieu d'un attirail

masculin, comme si on la croyait forcée de respirer l'âcre atmosphère propre à ce lieu et qui met sur tous les objets — jusque sur son front charmant — une teinte grise, fanée.

On prend en pitié son sourire naïf et immuable qui s'associe aux bruyantes hilarités de joyeux compères.

Et la pensée nous vient qu'à certains soirs de réunions plénières, durant lesquelles on rebourre es pipes et vide quelques verres en racontant de

bonnes histoires, l'indélicatesse visible des mouches innocentes est peut-être la moindre profanation que souffre la pauvre tête de madone.

Je me suis imposé de peindre cette situation sous ses couleurs réelles, cherchant à persuader par l'éloquence des faits.

Ma conclusion à cet article ressemble à celle des précédentes : Une femme reçoit les hommages et les égards que sa conduite sait lui attirer.

Marie Vieuxtemps

Savoir Vivre.

VISITES DE CÉRÉMONIE.

Les visites de cérémonie sont celles que se doivent entre eux, — et leurs femmes entre elles, — les officiers d'un même régiment, les magistrats d'un même tribunal, les fonctionnaires d'un même ministère, etc. Elles sont obligatoires au nouvel an, à l'arrivée, au départ. Les autorités civiles d'une localité, si petite qu'elle soit, ont droit aussi à ce genre de visites dans les mêmes circonstances.

Rien n'empêche que les visites de cérémonie ne se transforment en visites de convenances, puis en visites intimes ; mais tout le temps qu'elles ne sont que cérémonieuses, elles doivent être fort courtes. Toutefois, ne leur donner qu'une durée de cinq minutes serait une autre erreur. Il serait plus absurde de se relever aussitôt après s'être assis que de "s'éterniser" pendant une heure.

En restant un quart d'heure, on fera preuve d'un parfait savoir-vivre. En effet, il est aisé de trouver, de part et d'autre, quelques phrases suffisantes pendant cet espace de temps.

Les visites de cérémonie sont rigoureusement rendues dans les huit jours.

Il va sans dire qu'une maladie, un événement imprévu un malheur, exempté de cette étiquette, mais quand la vie a repris son cours, on explique à qui de droit le retard involontaire qu'on a apporté à remplir le devoir mondain, ou plutôt social.

Au sujet des visites cérémonieuses et obligatoires du jour de l'an, quelques personnes s'imaginent qu'elles doivent employer des formules spéciales au début de la visite faite, à cette occasion.

Il n'y a aucune différence entre sa manière de faire ce jour-là et celle des jours ordinaires. On n'offre ses vœux qu'à ses parents, ses amis intimes, ses bienfaiteurs. Pour les autres personnes, la visite ou la carte dans les délais voulus suffit amplement. Il va sans dire qu'il y a des cas d'exception.

C'est au bon sens, à l'expérience de déterminer les circonstances où l'on peut, où l'on doit enfreindre les règles générales. Ainsi un jeune instituteur, reçu avec affabilité dans la maison d'un maire aimable et bienveillant, ne manquera nullement à la correction ni à l'élégance en lui faisant gentiment ses souhaits pour l'année nouvelle. Si les relations sont froides ou banales, il est clair qu'on n'a à s'acquitter que du devoir officiel... tout sec.

Visites de convenances.— Les visites de convenances sont celles que l'on fait à intervalles trop éloignés pour qu'elles aient couleur d'intimité, et pourtant, à distances assez rapprochées pour établir ce qu'on appelle des relations et se traiter de connaissances. Pour préciser, c'est aller voir les gens tous les deux ou trois mois, à leur jour. Ces visites doivent être rendues avec exactitude.

Visites de digestion.— Les visites de digestion ont lieu dans les huit jours qui suivent un dîner ou un bal auquel on a été invité, et alors même qu'on n'y a pas assisté. Cette visite n'est pas rendue par les amphitryons auxquels on la devait.

Visites de condoléances.— Le laps de temps qui s'écoule entre un événement douloureux, survenu à une personne de connaissance, et la visite

de condoléance qui en résulte, varie selon le degré des relations. *Ordinairement*, c'est six semaines. Le visiteur est tenu à une certaine gravité, à une grande simplicité de couleurs et d'ajustements. Il ne parle pas du mort le premier, mais il écoute avec complaisance tout ce qu'on se plaît à lui en dire. Par contre, la personne qui reçoit contient son chagrin et sa tristesse.

Visites intimes.— Les visites intimes se mesurent sur le plus ou moins de sympathie, d'amitié; elles échappent aux règles.

Visites à une accouchée.— Dès qu'on a reçu l'annonce d'une naissance dans une famille amie, on va se faire inscrire chez l'accouchée et serrer la main du père. Les intimes entrent chez la jeune mère et lui apportent un petit présent pour le nouveau-né, une babiole faite de leurs mains, à laquelle elles ont travaillé, dès qu'elles ont connu les espérances de maternité de leur amie.

Ces visites ont lieu de trois à cinq. Les dames admises auprès de l'accouchée ne doivent faire qu'une apparition, pour ne pas la fatiguer. Une visite d'une certaine durée serait contraire aux lois de la politesse.

Visites de congé et de retour.— Lorsqu'on part en voyage, on fait une *tournee* de visites chez toutes ses connaissances, pour leur apprendre qu'on quitte la ville et leur épargner un dérangement inutile, si elles avaient à nous voir. Si on ne les trouve pas, on dépose une carte cornée, sur laquelle on a tracé, au crayon, les trois lettres consacrées P. P. C. (pour prendre congé). Il est entendu qu'on peut faire plus de frais littéraires pour instruire les gens de son absence. Mais ces très sommaires adieux peuvent suffire avec les simples connaissances.

A son retour, on recommence cette tournée de visites, pour apprendre aux mêmes personnes qu'on vient de rentrer, et l'on a soin de dire gracieusement :

— Vous savez, je reprends mes lundis ou mes mardis, à compter de la semaine prochaine.

On ajoute à cette phrase un mot aimable : "Je me plais à vous compter parmi mes fidèles, " "J'espère que vous n'aurez pas désappris le chemin de ma maison," etc., etc.

Visites d'arrivée (conseils à ceux qui voyageraient en France)— Lorsqu'on arrive dans un pays, on fait des visites aux gens avec lesquels on désire entrer en relations.

Pour retourner dans les maisons où l'on aurait été gracieusement accueilli, aussi bien que chez les personnes qui se seraient montrées simplement polies, on attendrait que cette visite vous eût été rendue. Il arrive pourtant qu'un malheur frappe la maison où vous vous êtes présenté, ou que vous ayez à savoir gré d'un bon procédé (amabilité, service) à votre égard ; dans le premier cas, vous devez aller porter votre carte cornée ; dans le second, vous faites une nouvelle visite de remerciement... puis vous voyez venir.

Cependant, les personnes que vous êtes allées voir ne sont pas forcées de vouloir se lier avec vous. Elles peuvent vous adresser une simple carte, en retour de votre visite. Vous ne manifesterez aucun ressentiment, car "la sympathie ne se commande pas", mais vous ne retournerez dans ces maisons sous aucun prétexte.

Il se peut aussi qu'on vous rende une première visite et non une seconde. Ce serait à peu près le même procédé que l'envoi de la carte, et vous ne devriez plus vous présenter une troisième fois.

Dans ces visites, le nouvel arrivant explique, pour ainsi dire, l'espèce de démarche qu'il fait pour établir des relations avec les gens qui l'ont précédé dans le pays.

"Je viens de m'installer en votre ville — ou votre village — (on désigne la maison que l'on habite) et j'ai pris la liberté de frapper à votre porte, ayant un grand désir de vous connaître, d'après tout le bien que l'on m'a dit de vous — ou puisque nous sommes si proches voisins, — ou parce que ce serait fort honorable pour moi."

Au cours de la conversation, on tâche de donner sur soi des renseignements qui peuvent inspirer confiance, on s'arrange pour offrir des *références*.

A moins que l'on ne porte un nom connu, que l'on ne soit un personnage de marque, il vaudrait mieux attendre un peu avant de faire ces sortes de visites : se fier aux circonstances et aux événements pour former des relations.

Mais quelle que soit la position sociale qu'on

occupe, en province, il est presque nécessaire de faire une visite au maire de la commune qu'on habite, au curé de la paroisse, aux fonctionnaires, au notaire, dont on peut avoir besoin. Si l'on n'a soi-même un titre *officiel*, le maire, le curé, les fonctionnaires ne sont pas tenus de rendre cette visite... intéressée.

Le rôle de la maîtresse de la maison.— En général, toute maîtresse de maison prend un jour de la semaine pour "recevoir". C'est une excellente habitude, pour les visiteurs aussi bien que pour les visités. Les premiers sont certains de ne pas frapper inutilement à une porte, les seconds garantissent leur liberté pour le reste de la semaine. Il y a même des femmes qui ne *restent chez elles* que tous les quinze jours. Par contre, il en est d'autres qui reçoivent, non seulement de trois heures à six comme partout, mais dont la porte se rouvre, le même jour, de neuf heures à minuit. Ces visites ont un caractère un peu différent de celles de la réception diurne. Nous y reviendrons. On fait, du reste, savoir qu'on est *chez soi*, le soir aussi, aux seules personnes avec lesquelles on est bien aise d'établir des relations intimes.

Un cas assez grave peut seul empêcher de recevoir, quand on a fait choix d'un jour et qu'on l'a indiqué à ses amis et à ses connaissances.

La maîtresse de la maison porte une jolie toilette d'intérieur, — dite robe de réception, — pour montrer à ses visiteurs qu'elle tient à leur plaisir. Mais cette toilette, d'une extrême fraîcheur, doit être combinée de façon à ne pouvoir écraser celle d'*aucune* des femmes qui se présentent

La dame du logis s'assied à un coin de la cheminée. Elle tourne le dos aux fenêtres. Cette place, — qui n'est pas très avantageuse pour la beauté, — est justement la sienne, par cette raison que, chez elle, il lui faut mettre en lumière tous les dons et qualités des autres, et s'effacer entièrement.

On forme un grand demi-cercle. Les vieilles dames sont assises au plus près du feu. Si une jeune femme se trouve là placée, à l'arrivée d'une dame âgée, elle se glissera discrètement sur un autre siège. Les personnes jeunes doivent s'arranger pour ne jamais rester assises *au-dessus* des vieillards. Par *au-dessus* nous voulons dire plus près de la cheminée.

On annonce dans certaines maisons. Dans d'autres, un domestique (valet de pied ou simple bonne) ouvre la porte au visiteur sans rien dire. Celui-ci s'avance vers la maîtresse de la maison, qui reste assise, si c'est un homme qui se présente, ou se lève et fait deux pas au-devant, si c'est une femme.

Nous avons dit que la maîtresse de la maison ne se lève que pour une femme. Cette règle n'est pas absolue. Une jeune femme doit faire à un vieillard très âgé un accueil presque filial; en conséquence, elle ne l'attendra pas de pied ferme assise, ni même debout devant son fauteuil. Elle fera mine d'aller à sa rencontre. On use, en général, du même procédé pour un homme illustre par le caractère ou le génie. On doit des égards à l'âge, à la vertu, à une haute intelligence, même quand on les rencontre chez le sexe fort.

Il y a encore d'autres cas où l'on déroge à cette étiquette féminine. La maréchale Davout, princesse d'Eckmühl, se levait toujours à l'entrée du maire de Savigny dans son salon; elle prenait aussi la peine de le reconduire *au-delà* de deux portes. Ce magistrat était assez souvent, en ce temps là, un cultivateur peu façonné aux belles manières; et il aurait trouvé cette grande dame du premier Empire bien mal élevée, si elle l'avait reçu assise et l'avait ensuite laissé aller seul.

La maréchale pensait, justement, qu'il est avec le cérémonial des accommodements. Quand lord Wolseley se présenta devant la reine Victoria, après sa campagne d'Égypte, la souveraine, sa fille, la princesse Béatrice, et sa bru, la duchesse de Connaught, se levèrent pour recevoir le général en chef, dont les succès faisaient la joie de l'Angleterre.— Chez nous, quelle maîtresse de maison fût restée assise à l'entrée de Victor Hugo? On peut s'inspirer de ces *exemples*.

Heureuse la maîtresse de maison qui possède une fille déjà grande, une sœur cadette, une jeune parente, sur laquelle elle peut se décharger de certains soins au salon. Le gracieux aide de camp est tout à fait précieux, au moment du départ d'une visiteuse, par exemple, quand il reste d'autres personnes autour de la dame du logis. Celle-ci ne peut dans ce cas se détacher du cercle pour reconduire chaque femme l'une après l'autre; elle doit se borner à se lever et à rester debout,

Jusqu'à ce que la visiteuse qui part ait atteint la porte, et il lui est pénible de ne pas l'accompagner, par la raison qu'il faut à un visiteur une extrême aisance, un grand usage du monde pour ne pas éprouver au moins un léger sentiment de gêne, pendant le temps qu'il met à traverser seul le salon et à en ouvrir la porte... Car toutes les maisons ne sont pas pourvues de laquais, qui écartent les portes devant celui qui sort, avertis qu'ils sont par la sonnette électrique sur laquelle le pied de leur maîtresse a pesé.

Lorsqu'elle n'a pas d'autres visiteurs, la maîtresse du logis et tous les membres de la famille qui l'entourent reconduisent les personnes qui sont venues la voir jusqu'à la porte d'entrée.

Quelques maîtresses de maison ne possèdent pas plus de deux fauteuils. Si elles viennent à recevoir deux dames à la fois, elles feront mine d'offrir les seuls fauteuils existant et de prendre une chaise. Mais la plus jeune (ou si elles sont du même âge, la plus modeste) des deux visiteuses insistera pour que la maîtresse de la maison garde l'un des deux fauteuils, et celle-ci ne portera pas plus loin le débat. Au cas où ce serait une mère et sa fille (une jeune personne) qui se présenteraient ensemble, on désignerait une chaise à cette dernière. Si l'un des deux fauteuils est occupé, la maîtresse de la maison ne cédera pas le sien à un homme, à moins qu'il ne s'agisse d'un vieillard très âgé. Encore celui-ci fera-t-il quelques cérémonies avant de l'accepter. On fait d'abord asseoir les dames commodément ; s'il reste des sièges confortables, ils peuvent être mis à la disposition des hommes. Néanmoins, une visiteuse, en même temps que la maîtresse de la maison,

pourra témoigner quelque déférence, avoir certaines prévenances pour un vieillard ; ainsi une femme encore jeune se conformera aux bienséances en se levant à l'entrée d'un homme ayant dépassé soixante-dix ans, et en lui cédant un fauteuil, une meilleure place.

Je veux ajouter une recommandation importante. Ayez souci du bien-être et du confort d'autrui, et n'encombrez pas vos salons de fleurs odorantes qui peuvent faire mal.

Les fleurs sont le plus charmant des luxes, mais pour l'appartement, il faut choisir celles qui n'ont pas de parfum ou dont la senteur est faible ou délicate.

Il est certaines circonstances où une femme inexpérimentée a peine à se tirer d'affaire. Par exemple, nous dirons qu'une *jeune* femme fait aussi bien de ne pas recevoir les amis masculins de son mari en l'absence de celui-ci, en dehors du jour de réception. Cependant, il arrive, quand on est sans bonne, qu'on aille ouvrir soi-même la porte aux visiteurs. Dans ce cas, on ne fera pas preuve d'une prudence farouche. On fera entrer l'ami, mais on laissera grande ouverte la porte de la chambre où on le recevra ; on sera très réservée dans la conversation, on ne l'alimentera pas autant que de coutume, afin que l'ami comprenne qu'il ne doit pas prolonger sa visite. S'il restait au delà d'un quart d'heure, on lui dirait gracieusement :

"Je vous demande pardon de vous chasser, mais je dois sortir." ("Je suis attendue, ou j'ai telle course à faire," etc.)

Enfin et surtout, il est obligatoire de maintenir, entre les visiteurs, la plus grande égalité d'accueil.





ABLUTIONS DU VISAGE

Il est entendu que les pores de la peau doivent être ouverts pour bien faire leurs fonctions, et que le lavage est un excellent moyen de les débarrasser des sécrétions ou des accumulations qui peuvent les obstruer, les boucher.

Il est donc contraire aux règles de l'hygiène, et de la coquetterie, autant qu'à celle de la propreté,

de ne jamais se débarbouiller le visage, abstention dont on accuse la Patti.

Mais il y a aussi quelques précautions à prendre, quand il s'agit de laver la face.

Si on avait des feux au visage, il faudrait employer l'eau chaude. C'est le moyen de chasser le sang, de faire cesser la congestion des parties engagées par l'afflux sanguin.

Lorsqu'il fait très chaud, ou lorsqu'on a le visage enflammé par la chaleur (artificielle ou naturelle), il est également mauvais de se laver à l'eau froide. Il faut des lotions à l'eau tiède sans savon. Puis on se poudre légèrement, sans s'essuyer, et on laisse sécher ainsi. Même traitement quand il fait très sec.

On doit s'essuyer le visage très doucement, avec un linge très fin, un peu élimé. Une rude friction, avec un linge dur, aurait pour effet d'épaissir la peau. Il est bon de se souvenir que le visage exige des soins aussi délicats qu'une porcelaine précieuse.

Jamais il ne faut se débarbouiller le visage à trop grande eau, se plonger la tête dans la cuvette, par exemple. Les ablutions, en ce qui concerne la face, ne seront pas trop fréquentes, c'est-à-dire répétées plusieurs fois par jour, ni mal dirigées.

Une beauté célèbre ne s'est jamais servi que de sa main (bien lavée au préalable) pour se débarbouiller le visage. Elle s'essuie avec une flanelle très douce, un peu claire. Une autre préfère l'éponge.

On raconte qu'une de nos plus jolies mondaines plonge une serviette de toilette dans une eau très chaude, la tord et se l'applique sur la face, où elle la garde environ une demi-heure. Elle opère le soir avant de se mettre au lit, et s'essuie légèrement pour enlever, avec l'humidité produite à la surface de la peau, la poussière qui a pu s'y déposer pendant le jour. Cette femme n'a pas de rides.

En hiver, lavez-vous le visage à l'eau froide, l'été à l'eau tiède ou chaude, pour établir l'harmonie avec la température extérieure.

L'eau dure, qui ne dissout pas le savon, est mauvaise pour les ablutions, surtout pour celles du visage. Si on n'a pas d'eau de pluie ou de rivière à sa disposition, il faut au moins adoucir l'eau rude au moyen d'un peu de borax ou de quelques gouttes d'ammoniaque.

Les essences alcooliques, dont on additionne l'eau qui sert au débarbouillage de la face, lui sont très nuisibles. De fréquentes applications d'alcool sèchent la peau, la durcissent, l'empêchent de faire ses fonctions, par conséquent de se nourrir d'air et par l'humidité de l'atmosphère.

Par contre, il est recommandé de ne pas exposer son visage à l'air immédiatement après l'avoir lavé. Sur une peau dont les pores viennent d'être ouverts par l'eau, l'air a une action à laquelle il faut la soustraire, sous peine de la voir grossir, se gercer. On attendra qu'une demi-heure se soit écoulée, avant de sortir, de se mettre à une fenêtre, etc.

C'est pour cette raison que les femmes, qui ne s'occupent pas de leur ménage ou du moins qui ne mettent pas la main à la pâte dans leur maison, préfèrent se nettoyer le visage au moment de se coucher.

Il peut être nécessaire de se savonner le visage. Dans ce cas, il faut bien choisir son savon (nous en parlerons plus tard), et ne pas y avoir recours trop souvent, jamais quand il fait très chaud.

Le jus de citron nettoie fort bien la peau et il est préférable au savon. Le jus de la fraise a la même action détersive ; il est, de plus, très bienfaisant à la peau.

La pluie se charge aussi de débarbouiller le visage mieux que ne ferait un bain turc. Enveloppée d'un imperméable, la tête couverte d'une cape de même espèce, affrontez l'eau du ciel sans parapluie, exposant bien votre visage à l'ondée ou à la pluie fine, et marchez ainsi pendant une heure. Non seulement la pluie, mais aussi l'humidité de l'air mouillera les tissus et les lavera parfaitement, effaçant en outre, de la peau, plissée par la chaleur artificielle du logis, les petites rides que la sécheresse y fait naître. Le sommeil tranquille et suffisant, les promenades par la pluie furent, dit-on, les seuls philtres de beauté employés par Diane de Poitiers, qui sortait chaque jour, quelque temps qu'il fit, et qui n'usait pas de parapluies, par la bonne raison qu'on ne les avait pas encore renouvelés des Romains.

LE TEINT.—LA CARNATION

La plupart du temps, on s'imagine que la couleur et la texture de la peau peuvent être corrigées par des moyens extérieurs, et c'est là une croyance

erronée, au moins en grande partie. Le teint, quel qu'il soit, dépend toujours de l'état de la santé, de la constitution, du tempérament. Il est donc clair qu'il faut faire appel à l'hygiène plutôt qu'aux cosmétiques pour atténuer les défauts de la carnation.

Une face trop colorée, surtout lorsque les roses fortement teintées s'étendent sur toutes ou presque toutes ses parties, n'est nullement désirable au point de vue de l'esthétique ni à celui de la santé. Elle indique le pléthore. Remarquez que les personnes affligées de ces hautes couleurs, dont les yeux mêmes sont veinés de rouge, sont, en général, grandes mangeuses, amies du bien-être, et qu'elles répugnent à se livrer aux exercices fatigants. Il est indiqué que, pour faire baisser le ton de leur teint, elle doivent réfréner leur appétit, choisir des aliments moins succulents, ne plus chercher toutes leurs aises, et qu'il leur faut un peu surmener leur corps, trop riche de sang. Leur santé sera tout de suite améliorée par le régime que nous leur conseillons : elles verront disparaître les maux de tête, la confusion des pensées, les étourdissements. De "rougeaud", leur teint passera à l'état d'éclatant, ce qui n'est pas la même chose, car des roses, même très vives, ne sont pas déplacées lorsqu'elles n'affectent que les joues et qu'elles font paraître encore plus blancs le menton, le front, le nez, qu'elles ont heureusement abandonnés.

Il est à recommander, à tout le monde, de se préserver le visage de l'ardeur trop vive de la chaleur artificielle.

Le froid est défavorable aux brunes, l'air chaud aux blondes. Le vent bleuit ou pâlit le visage. Toutes les fois qu'on peut choisir sa promenade, il faut éviter de marcher contre le vent.

L'abus du baiser est nuisible au teint. Il y a beaucoup de parents qui n'aiment pas à voir embrasser leurs enfants à pleines lèvres, ni fréquemment, parce que le velouté de la peau des bébés en souffre beaucoup.

Nous dirons plus loin aux femmes comment elles doivent se nourrir et vivre pour garder un joli teint ou l'améliorer, pour rester belles en conservant leur santé.

LE HALE.

Quand de fréquentes sorties par un soleil ardent

ou vos stations prolongées sur la plage ont hâlé votre teint de jasmin, vous êtes assez justement chagrénées, Madame et chère lectrice.

Mais on peut facilement rendre à votre visage la blancheur nacrée dont vous étiez légitimement fière.

Lavez-vous, le soir, avec une infusion (à froid) de concombres frais (découpés en tranches) dans du lait. La décoction de tanaïs dans du lait de beurre est encore plus active. Le lait de beurre tout seul est déjà bienfaisant.

Un autre moyen certain de faire passer le hâlé que l'air de la mer ou celui des champs a étendu sur votre front et vos joues consiste à vous laver avec le jus d'une grappe de raisin vert, jus obtenu comme je vais vous le dire. Mouillez votre grappe et la saupoudrez très légèrement d'alun, enveloppez-la ensuite de papier blanc et faites-la cuire ensuite sous la cendre chaude. Quand les grains sont tendres, la cuisson est suffisante. Débarrassez la grappe de son enveloppe et pressez-la au-dessus d'un vase pour en exprimer le jus. Vous vous lavez le visage avec ce jus. Il vous faut recommencer trois fois l'opération, à vingt-quatre heures d'intervalle, mais le remède est infaillible.

Beaucoup de personnes croient, non sans raison, que la peau noircit, si on se lave, en été, à l'heure de midi.

Un médecin étranger affirme que la lumière électrique brunit, à l'égal du soleil, les visages qui sont exposés à ses rayons. La lune, la blanche lune, aurait la même influence sur notre peau. Après tout, on dit qu'elle "mange la pierre", elle peut bien attaquer notre teint.

Une mixture de jus de citron et de glycérine, parties égales, donne encore de bons résultats contre les injures faites à notre épiderme par messire le soleil et monsieur le vent. Si la peau ne supportait pas la glycérine — dont nous reparlerons — l'eau de roses devrait remplacer cette substance.

LES TACHES DE ROUSSEUR.

Les taches de son ou de rousseur font le désespoir des blondes, des rousses surtout, et, même, des brunes à peau blanche.

Il est des médecins qui attribuent ces taches à la présence d'une certaine quantité de fer dans le

sang. Il est prouvé que l'abus des ferrugineux est souvent la cause déterminante des lentilles jaunes qui couvrent plus d'un beau front.

On a des remèdes contre ces taches désolantes :

1. Le soir en se couchant : une partie de teinture d'iode et trois parties de glycérine ; 2. essayez l'application du lait de beurre ; 3. les fèves fraîches, cuites à l'eau, écrasées et appliquées en cataplasme sur les taches, produisent d'excellents effets.

Quelques précautions très simples peuvent prévenir l'apparition des taches de rousseur. Portez des voiles paille pour sortir. Je ne vous expliquerai pas scientifiquement, ce serait trop long, comment, sous le tulle jaune, vous serez à l'abri des rayons du soleil aussi sûrement que sous un masque, mais je vous réponde de l'efficacité du conseil. Ce voile paille n'est guère seyant, allez-vous dire. Il s'agit de savoir si vous tenez plus au suffrage du passant souvent inconnu que vous rencontrez, qu'à celui des gens qui vous voient dans votre maison à visage découvert : vos amis et, surtout, votre mari.

Quand vous voyagez, lavez-vous le visage le soir seulement. Ajoutez dans votre eau quelques gouttes de teinture de benjoin. Le lait virginal n'est rien autre chose. En tout temps, n'affrontez le grand air qu'après vous être bien séché le visage et l'avoir légèrement poudré.

Les carottes, qui sont un spécifique pour le teint, sont fort préconisées contre l'inconvénient qui nous occupe. Faites-vous faire des potages *maigres* aux carottes pour votre premier déjeuner, à la place du café au lait. Trempez-y du pain de seigle.

LES VERRUES.

C'est Montaigne, je crois, qui disait : "J'aime Paris jusque dans ses verrues." Passe pour une grande et superbe ville, mais un beau et joli visage est terriblement gâté par la petite tumeur dure et mamelonnée, qu'on appelle vulgairement *poireau*. Aussi voulons-nous donner quelques moyens simples et sans danger, pour s'en débarrasser :

1. On s'administre de petites doses de sulfate de magnésie (sel d'Epsom). Pour une adulte, la dose sera de 4 à 6 grammes par jour pendant un mois. Presque toujours, après deux semaines de traitement, les verrues ont disparu.

2. On se guérit des verrues et des poireaux en les frottant, deux ou trois fois par jour, avec une pomme de terre. Coupez l'extrémité de cette pomme de terre, frottez la tumeur avec la partie que vous venez de découvrir. Après chaque opération, enlevez une tranche de tubercule.

3. Le jus de citron fait passer les verrues. Tou-

chez-les, chaque jour, deux ou trois fois, avec un petit pinceau imbibé de ce jus.

4. Prenez une ardoise, faites-la calciner dans le feu. Alors réduisez-la en poudre et imprégnez cette poudre de fort vinaigre. Vous obtenez ainsi une bouillie dont vous frottez les excroissances. Elles ne résistent pas à ce traitement.

Les Conseils de la Mère Grognon.

Ce qu'il faut lire ? Je crois, mes enfants, qu'il est sage de s'habituer de bonne heure à chercher des émotions et l'amusement de son esprit dans les livres historiques. C'est pourquoi je conseillerais aux mamans de substituer pour les tout petits les simples et attrayantes légendes de l'Ancien Testament aux contes de fées. Noé et son arche, le petit David tuant le Géant, les mauvais tours de l'impayable Samson à ses ennemis les passionnent à l'égal des aventures de Cendrillon.

L'histoire a sa logique, les romans n'en ont pas plus que la conduite des individus.

La philosophie de l'histoire développe la raison.



Les études de mœurs qui ne sont pas franchement immorales ne sont jamais parfaitement innocentes.

Un régime suivi de ces lectures produit sur les âmes ingénues l'effet d'une brise trop forte pour les fleurs délicates ou d'un contact prolongé à la fraîcheur des fruits.

Une jeune fille après la lecture de plusieurs romans se retrouvera honnête sans doute, mais triste d'avoir perdu cette fraîcheur de l'âme, cette suave naïveté qui lui faisait voir la vie moins mauvaise, moins réelle et plus riante.

Les lectures légères sont comme des friandises qui font que l'esprit prend en dégoût la nourriture saine.

Petit Cours de Mythologie.

Le *Chaos*, d'après les récits mythologiques, est le plus ancien des dieux, le seul qui n'ait pas eu de commencement. Le Chaos périt par la création.

Le Chaos eut un fils, le *Destin*, qui tenait dans ses mains le sort des mortels. On le représentait sous les traits d'un vieillard aveugle. Il était encore sourd. Les prières des dieux et des hommes ne pouvaient le fléchir.

Les trois *Parques* étaient les ministres de ses décrets écrits dans un livre d'airain. L'une des Parques dictait les ordres inévitables, l'autre les écrivait sur des tables d'airain avec un stylet de

fer, la troisième les exécutait en filant les destinées humaines.

Le Destin n'est qu'une fausse image de la divinité, inventée, comme toutes les fables de la mythologie, par l'ignorance du monde païen.

La terre et le ciel appelés *Coelus* et *Tellus* se marièrent, et de cette union naquit une multitude d'êtres mâles et femelles. Ce furent en première ligne Saturne, l'Océan, Cybele et la Nuit. Cette dernière, mariée avec l'Acheron, fleuve des enfers, eut pour enfants les Furies, les Songes, la Discorde, la Mort et les Parques.

La Mode.

La mode est plus que jamais cette saison faite de caprices inspirés par les femmes élégantes qui n'ont souci que de leurs toilettes. Mais les femmes raisonnables, celles dont le bon goût dédaigne les fantaisies éphémères, ne la suivent que de loin, faisant prévaloir avant tout leur inspiration personnelle. Elles savent choisir de ce chaos de formes, de couleurs et de tissus différents ce qui leur est le plus avantageux. L'harmonie, tout est là en toilette. Il ne s'agit pas de porter exclusivement les modes à l'ordre du jour, mais de savoir s'habiller avec goût, avec mesure, suivant sa position, son budget.



GRAVURE I.

Voici une jolie gravure représentant un manteau fait de soie bengaline café, garni de ruchés de dentelle noire avec cache-point de jais dans le haut.

On fait grand tapage en ce moment du retour de la crinoline. Tout le monde en parle par appréhension ; on s'en défend sans même l'avoir vue. Cependant, elle répare sa voie : ces jupes qui requièrent jusqu'à 8 verges de largeur dans le bas auront bientôt besoin d'un support. Le crin employé maintenant ne suffira bientôt plus.

Nonobstant la grande vogue du velours et de la soie, la dentelle aura certainement son tour. Les vieilles comme les nou-

velles dentelles feront rage cet été. On en signale un nouveau genre, c'est la dentelle sur points avec bords droits ayant un dessin en couleur. Les fleurs, qui d'habitude sont blanches ou noires, seront légèrement teintées.

La blouse si commode et si pratique nous revient pour l'été. Grand nombre de blouses se feront en étoffe transparente sur corsage collant. Ce genre est on ne peut plus gracieux, et il a le double avantage d'étoffer les tailles frêles et d'amincir par les lignes du corsage de dessous les personnes un peu fortes.

Maintenant, les couleurs favorites de la saison sont le vert, le lilas et le rouge. Les lainages sont plus ou moins foncés, restant dans la teinte un peu chargée dite nuance russe.

La broderie et les dentelles couvrent aussi les robes de bébés. Une petite robe-blouse, en fin lainage, en nansouck ou en jacobin prend de suite un air habillé avec une grande collerette de guipure froncée autour du cou et très tombante sur les épaules.



GRAVURE II.

Costume de rue vert russe avec revers drap d'argent.

Locutions Vicieuses.

To mail a letter peut être du bon Anglais, mais *maller* une lettre n'est certainement pas du français. *Expédier* une lettre, *la mettre à la poste* traduisent cette expression dans notre langue. *Tout le monde*, — malgré l'idée de pluralité que comporte cette locution, elle demande le verbe au singulier. C'est donc une grosse faute de dire — *Tout le monde sont venus*. Il faut — *Tout le monde est venu, est passé*.

Escousse. Ce mot s'emploie, ou plutôt s'employait, car il est peu usité, pour qualifier la course que les athlètes prennent pour mieux sauter.

C'est donc un non sens que de dire : Je vous ai

attendu une escousse pour : un moment, un instant. Nous avons même entendu des gens dire : une *secousse* !

Correct est un adjectif que l'on emploie pour dire qu'une chose est exempte de fautes : une écriture correcte, un langage correct.

Or, quand une personne vous demande si elle peut compter sur vous pour une réunion ou une affaire quelconque, et que vous répondez : *c'est correct* ou *c'est bien correct*, vous ne parlez pas français. Vous ne pouvez vous servir de ce mot quand vous voulez dire : c'est parfait, c'est très bien, c'est entendu.

Muscadin dans le Monde.



Pendant ce mois le grand astre pâle — appelé par les poètes la blonde Phébé — qui regarde le commun des mortels avec son éternelle placidité et les célibataires en particulier avec une froideur dédaigneuse, aura pour quelques-uns de nos amis de bien doux rayons.

Ce sera pour ces heureux la lune de miel et d'ambrosie, le phare céleste autrefois allumé par les divins amants de l'Olympe, la déesse propice qui verse dans un rayon, au cœur des nouveaux époux, un peu de la félicité qu'elle dérobe aux dieux.

O vous qui ne connaissez que l'éclipse ; ô vieux garçons, mes frères, ne souriez pas de mon accès de lyrisme devant le bonheur des autres. Soyez francs comme moi ; ne dites plus que les raisins sont trop verts ; avouez qu'ils sont trop haut. Félicitez avec Muscadin nos compagnons privilégiés, et saluons bien bas

“ L'amour heureux qui passe ”
loin de nous.

Un jeune couple de la rue Dubord, dont la maison hospitalière est bien connue de la gaie jeunesse, a justement célébré, il y a quelques semaines, le dixième anniversaire de “ l'heureux événement. ” De nombreux amis le fêtèrent avec les époux, et apportèrent, pour commémorer ces noces de fer blanc, des cadeaux devant lesquels mon incompetence se refuse, mais qui sont, d'après l'appréciation de ces dames, des merveilles d'inventions pratiques.

Pratique... Il n'y a que deux lettres qui distinguent ce mot de son *antonyme* : poétique. Chacun a son temps.

On a remarqué que rien ne paraissait troubler la sérénité du héros de la fête. Il faut en conclure que sa conscience ne lui reproche pas tous les contrats de mariage auxquels, depuis le sien, il a dû, comme notaire, apposer sa signature.

La société Montréalaise s'est vue conviée par M^{me} Desjardins à une réunion d'un caractère tout nouveau.

Ce fut peut-être avec un petit **tremblement** que ses connaissances, féminines surtout, se rendirent l'autre jour à l'invitation de notre aimable mairesse.

Dans la voiture qui les emportait le soir vers le bel hôtel de la rue Dubord, quelques-unes de ces dames durent se demander avec un certain trouble quel rôle elles allaient jouer, quelle part elles devaient prendre dans une réunion de la Société d'Economie Sociale.

La plupart étaient forcées de s'avouer que leur instruction, en ce qui concerne cette science politique de l'Economie Sociale, offrait de grandes lacunes.

Et le plus grand nombre de nos gracieuses mondaines durent constater avec douleur en s'examinant avec soin, qu'elles n'avaient sur la question sociale absolument pas d'opinion.

La seule participation qu'on leur demandait cependant c'était leur présence ; tout ce qu'on attendait d'elles c'était qu'elles écoutassent.

Oh, pas tout le temps. C'eût été cruel. Leur talent de causeuses prit de brillantes revanches à la fin de la soirée.

Comme si réellement les hôtes de cette charmante fête littéraire avaient tenu pour acquis qu'il est difficile aux femmes d'écouter, il semblait qu'ils eussent fait exprès de leur faciliter cet exercice en donnant la parole à qui saurait le leur faire aimer.

Le talent d'un écrivain délicat que sait allier à la gravité de ses fonctions le magistrat qui parla le premier accomplit sans peine cet exploit.

Le Conférencier révéla à quelques-unes peut-être la grandeur de ce problème attachant — la recherche des moyens qui assureraient le bonheur et la justice à toutes les classes de la société, et qui n'est autre que la Question Sociale. Il sut dire des choses profondes sans donner à son étude un air pédagogique.

Nous y avons retenu une phrase qui résume toute la doctrine du savant économiste français, Le Play, fondateur de la Société d'Economie Sociale de Paris :

“ La restauration de la triple loi du respect dû à Dieu, source de toute autorité ; au père, son dé-

légué dans la famille, à la femme, lien d'amour entre tous les membres de la Société."

L'art d'élever les enfants n'est pas un mince détail de l'importante Question Sociale. Le moment où la Société d'Economie Sociale avait comme auditoire autant de mères de familles était bien choisi pour mettre sur le tapis ce chapitre intéressant.

Les enfants, c'est si gentil, si gracieux, qu'il semble que ça n'a pas de défauts, ou qu'on doit avoir bien de la peine à les découvrir, s'ils en ont, sous la grâce adorable et mutine qui accompagne tous leurs actes.

Le sage docteur qui nous a entretenu de ces êtres mignons chez M^{me} Desjardins a ébranlé mes convictions sur ce point. Et j'en suis désolé.

Voilà assurément une des tristes choses de la vie; cette nécessité de molester et de punir les pauvres bébés irresponsables, cette obligation de les initier à la dure loi du sacrifice, de faire pleurer ces anges ne croyant qu'à la joie, et qui ont apporté du ciel, d'où ils viennent bien sûr, les sourires enchanteurs.

Mais il le faut, paraît-il. C'est égal, j'aime autant ne pas y être.

Une charmante fête musicale, le concert donné au Windsor Hall par la *Société Vocale des Dames de Montréal*.

M. Couture, l'infatigable artiste, qui, par les efforts d'un zèle d'apôtre, a déjà contribué à perfectionner le goût musical en notre ville, a su grouper là tout ce que notre Société possède de voix pures et exercées.

Nous avons remarqué avec fierté que les Canadiennes françaises se distinguent aux premiers rangs de cette Société d'artistes.

Les nombreuses et distinguées assistantes à la soirée du Cercle Ville-Marie, le 10 du mois dernier, ont dû être satisfaites de la manière chevaleresque et spirituelle avec laquelle Mr. Chauvin a traité le sujet délicat qu'il avait donné à sa conférence.

A la courtoisie de la forme, l'écrivain a joint une grande libéralité dans les idées. N'a-t-il pas émis en finissant le vœu que l'influence de la femme s'étende jusqu'à "dans les régions de l'intelligence afin qu'il ne soit pas dit d'elle comme des rois constitutionnels, qu'elle règne et ne gouverne pas." L'habile conférencier s'est du coup gagné tous les cœurs féminins.

Quoi voilà un représentant du sexe dominateur qui appelle le gouvernement de la femme!

M. Chauvin recueillera la récompense de son acte courageux le jour où les femmes voteront.

En attendant, leur reconnaissance lui est acquise à jamais. *Muscadin.*

LITTÉRATURE.

Dans la nomenclature du Théâtre français, il ne faut pas oublier de mentionner deux institutions très importantes quoique peu fréquentées par le gros public et inconnues du vulgaire. Ce sont comme des ateliers où s'élaborent les réputations de l'avenir et où les "nouveaux" voient leur jeune gloire essayer ses premiers pas.

Ces théâtres sont le *Théâtre-Libre* et le *Chat Noir*. Le nom du premier est assez suggestif pour que je n'insiste pas sur le fait qu'il est accessible à tous les genres.

C'est une arène ouverte aux écrivains de talent (qui, paraît-il, ont de plus en plus de peine à percer) par M. Antoine, une manière d'apôtre, un Mécène fiévreux, dévouant sa féconde énergie à une tâche méritoire mais peu rémunérative.

Sa "spécialité," comme on dit dans le commerce, est de mettre en lumière les œuvres d'auteurs in-

connus auxquels il faut des années pour vaincre la répugnance des directeurs de théâtres bien posés à l'égard des réputations... à faire. Son institution est donc un tremplin d'où les débutants, ayant quelque valeur, s'élancent pour atteindre quelquefois d'un seul bond la renommée.

M. Antoine, pratiquement, c'est-à-dire financièrement, empêché de rehausser les pièces de ses protégés de décors convenables, et forcé de prendre pour les interpréter des artistes de second ordre, rebuts des autres théâtres, a cependant réussi à révéler au monde littéraire plus d'un écrivain remarquable dont les scènes parisiennes s'enorgueillissent aujourd'hui en même temps qu'elles encaissent les gros bénéfices que rapportent leurs œuvres.

Antoine se contente d'ouvrir à ses pupilles une porte sur le lumineux avenir; dès qu'ils sont lancés il n'a pas plus que faire de leurs triomphes; il

reste à son poste, tendant la main à ceux qui se débattent dans l'impuissance de l'obscurité, donnant aux jeunes le fraternel coup d'épaule, apprenant et jouant lui-même avec un talent de vrai comédien les rôles les plus longs et les plus difficiles, se dépensant pour chacun comme s'il s'agissait de sa cause à lui.

Le Théâtre Libre aura cependant un grand tort aux yeux de mes lectrices ; c'est qu'il est terriblement naturaliste. Leur délicatesse s'accommoderait mal des "tranches de vie"... faisandées, que les astres levants de la littérature contemporaine affectent d'y servir au public.

Pourquoi ceux qui se disent naturalistes ont-ils cette propension à se tenir le nez dans la boue ? La nature n'a-t-elle pas des mystères plus élevés, des horizons plus clairs, des passions plus généreuses que ces problèmes grossiers, ces situations toujours les mêmes, et ces luttes bestiales dans lesquels ils se renferment comme en un cercle vicieux ou en un puits empoisonné...

Dans ce théâtre où tous les genres essaient de se faire jour, les pièces de certains novateurs offrent des singularités de style, des émancipations artistiques qui mettront du temps à être admises en littérature.

Voici un échantillon de ces tentatives qui feraient dire d'un Canadien écrivant ainsi, qu'il a une grande aptitude pour la poésie iroquoise :

Eh bien ! n'est-elle pas d'âge
Pour le mariage ?
Entre nous,
Elle montre peu de goût
A prendre époux.
Pauvre petite.
Quelle vie d'ermite...
Ne la plaignez point ;
Ca n'ira pas loin...

Voici les remarques que fait à ce propos un critique français :

Ce que je veux avoir le courage de dire, c'est que — tout en restant respectueux, comme il convient, pour ceux qui prétendent "essayer des formes d'art", et sans vouloir dire s'ils se trompent ou nous mystifient — nous avons de coupables indulgences pour ces tentatives mêmes. Nous avons peur de paraître être des retardataires, des gens qui ne sont pas dans le train. Et, certes, nous faisons des réserves, mais nous louons, ici le talent, là le bon vouloir. Cette timidité de nos jugements ou cette complaisance de nos caractères ne

va à rien moins qu'à gêner le goût français, par l'accoutumer à l'obscur, au baroque, aux vers prétentieux de mirliton, aux "envolées" dans le vide... Il est vraiment temps de réagir contre les excentricités corruptrices, de réagir par la raison et, au besoin, par le rire, par le rire vengeur, que nous oublions vraiment trop !

Le *Chat Noir*, remarquable aussi par son excentricité, est le rendez-vous d'une élite. Ce petit théâtre, qui tient à la fois du café concert, du cabaret et de la brasserie, fut fondé il y a plus d'un demi-siècle par un artiste, pour "y verser à boire à tous ceux qui gagnent artistement la soif." Il est censé n'être ouvert "qu'aux seuls gens vivant de l'intellect," mais les profanes — les *philistins* comme on dit en France — sont cependant admis à regarder les célébrités qui s'y rencontrent, étancher leur soif distinguée. Ses soirées sont toujours des fêtes exquisées pour l'esprit, et dans cette esthétique serre-chaud s'accomplit constamment l'éclosion des plus délicates productions artistiques.

Un des contes fantastiques d'Edmond About, *l'homme à l'oreille cassée* a été arrangé pour le théâtre par MM. Decourcelle et Antony Mars.

Cette fantaisie du très spirituel auteur du *Nœz d'un Notaire* est du domaine de l'opérette plutôt que de celui du Vaudeville, et n'a pas paru à sa place sur la scène du Gymnase malgré l'habileté de l'adaptation.

L'Héritage de M. Plumet de Barrière et Cappen-du, qui eut un énorme succès il y a trente-cinq ans, est repris par le théâtre de l'Odéon. Le principal effet de la représentation a été le profond étonnement de l'auditoire à la pensée qu'une pareille pièce ait pu plaire autant à la génération de 1858.

Hélas ! les goûts changent, la vogue est éphémère, et la Mode, qui ne respecte rien, fait des victimes jusque dans le monde intellectuel.

Sarah Bernhardt, l'universelle acclamée, l'incomparable dona Sol, serait-elle à la veille de faire l'expérience de cette cruelle vérité ?

Les représentations qu'elle a données à Rome et à Naples au mois de Mai ont été des désastres financiers.

Par contre, l'opéra-bouffe, la folie joyeuse représentée par la chanteuse Judic, ont su gagner la faveur du public italien.

Cette coïncidence n'est pas de nature à consoler la reine de la tragédie.

C'est encore en Italie qu'une autre étoile du monde artistique vient de recevoir le triste arrêt qui prononce sa déchéance.

La dernière apparition de la pauvre Patti à Milan a été le plus complet fiasco.

Voilà ce que c'est que de s'acharner aux triomphes, que de vouloir résister à la loi naturelle qui veut que tout passe.

Les planètes du firmament ont leur aurore et leur déclin, celles de ce monde périssable ont le même sort. En essayant d'y échapper on trouve cette suprême douleur de survivre à sa gloire.

∞ *Le Secret du Précepteur* est le nouveau roman de Victor Cherbuliez paru chez Hachette, et dont la *Revue des Deux Mondes* vient d'achever la publication.

Pour cette fois, s'il faut en croire la critique, l'auteur du plus exquis des romans, *Le roman*

d'une honnête femme, l'émule du regretté Feuillet, un maître de l'école idéaliste, nous fait une incursion dans les sentiers trop battus de la réalité. C'est dommage, car ils n'étaient pas trop nombreux les tendres, les délicats, les sentimentaux qui parlaient de la femme avec respect et dont les livres nous reposaient du dénigrement de l'espèce humaine, pratiqué par tout ce qui s'exerce à tenir une plume depuis quelques années. Nous n'oserions recommander à nos jeunes lectrices ce dernier ouvrage de M. Victor Cherbuliez.

Les rois, par Jules Lemaître, le célèbre critique du *Journal des Débats*. C'est un livre supérieurement écrit où l'on trouve une peinture saisissante de la vie de souverains en cette fin d'un siècle tourmentés.

Henry Greville vient de faire paraître: *jolie propriété à vendre.* *Météore.*

ICI ET LÀ.

Le *professeur* Garner est un américain qui s'est donné la tâche de surprendre le secret du langage des singes — nos ancêtres, selon Darwin.

Il est parti pour l'Afrique muni d'une cage en fer dans laquelle il se renferme, au milieu des forêts, pour assister aux colloques des sujets qui l'intéressent. Un miroir exécutant un mouvement de rotation a le pouvoir de les attirer en grand nombre. Par ce moyen qui groupait autour de sa

maison une société d'orang-outangs, de chimpanzés et autres variétés de l'espèce, le *Prof.* Garner a pu accomplir des expériences concluantes.

En attendant la complète révélation d'une science aussi intéressante, l'habile observateur des singes nous fait savoir que "Achru" veut dire soleil, feu, chaleur; "Kukcha," eau, pluie; "Goshcou," nourriture, manger.

SCIENCE AMUSANTE.

FANTASMAGORIE DES COULEURS.

Placez une feuille de carton blanc debout en face de deux bougies allumées à une légère distance l'une de l'autre, et interposez entre cet écran et les bougies un objet opaque, — par exemple un personnage découpé dans du carton. — Il produira sur l'écran deux ombres *noires* très nettes, correspondant aux deux bougies.

Si vous placez devant la bougie de droite un verre à boire rempli d'eau rouge, vous verrez l'ombre de droite colorée en rouge, tandis que l'autre, très effacée, sera remplacée par une image vert pâle.

Mettez de la bière au lieu de l'eau rouge dans votre verre, et l'une des images deviendra jaune, l'autre violette.

Remplissez le verre avec de l'eau teintée au bleu de blanchisseuse, et le personnage de gauche deviendra orangé, tandis que celui de droite prendra la couleur bleue.

Avec de l'absinthe, de l'encre violette, et du curacao, vous obtiendrez successivement une image rouge, jaune et bleue à gauche, celle de droite prenant chaque fois la couleur du liquide contenu dans le verre. *Colibri.*

CUISINE.

ÉMINCÉ DE MOUTON AUX ŒUFS.

Après avoir enlevé soigneusement les peaux et graisses des restes d'un rôti de mouton, coupez la viande en tranches très minces, puis celles-ci en lanières de la largeur d'un doigt ; pour une livre de viande faites blondir deux cuillerées de farine dans une cuillerée de beurre avec un oignon haché finement ; lorsque le tout a pris couleur, mouillez avec un bol de bouillon, ajoutez poivre, pointe d'ail, bouquet garni, demi-cuillerée à café de vinaigre aromatique, et faites cuire une demi-heure ; un peu avant de servir enlevez le bouquet de la sauce, mettez-y l'émincé de mouton qui doit y rester quelques minutes pour s'y réchauffer mais sans faire le moindre bouillon. Mettez votre ragoût dans un plat creux chauffé, pochez autant d'œufs que de personnes à servir, faites-les glisser sur votre ragoût, et servez.

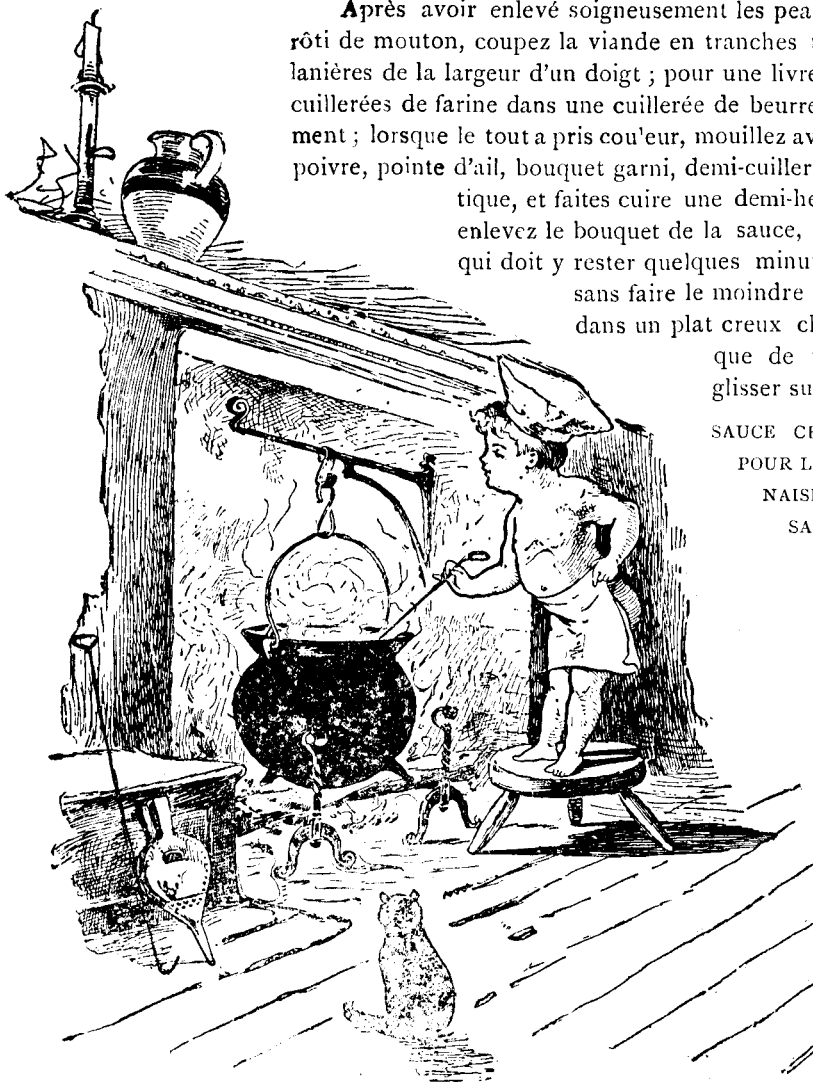
SAUCE CHAUDE LIÉE (SANS FARINE)
POUR LE POISSON APPELÉE MAYONNAISE CHAUDE OU GRANDE
SAUCE HOLLANDAISE AUX
ŒUFS.

Mettez dans une petite casserole 6 jaunes d'œufs très frais avec un quartron de beurre fin coupé en petits dés, sel et poivre fins, 2 cuillerées d'eau et un filet de jus de citron ; mettez la casserole sur un feu très doux (ou mieux encore au bain-marie) ; faites chauffer, sans bouillir, en ne cessant de tourner avec la spatule jusqu'à ce que le beurre en fondant ait formé avec les jaunes d'œufs une sauce liée semblable à une

mayonnaise qui doit, sans retard, être servie dans une saucière légèrement chauffée. On fait quelquefois cette sauce au bain-marie dans la saucière même.

COMPOTE DE MARRONS.

Faites cuire à moitié de beaux marrons à la poêle ou sous la cendre chaude, pelez-les et mettez-les dans une casserole émaillée avec du sirop de sucre (fait avec moitié sucre, moitié eau et un peu de vanille) ; laissez-les mijoter à feu doux jusqu'à ce qu'ils se soient bien imprégnés de sirop de sucre, retirez-les alors et dressez-les dans un compotier ; pressez dessus le jus d'un citron, saupoudrez-les de sucre rapé, et servez.



LA PAGE DES ENFANTS

LA PANADE

En 1850 vivait à Paris, dans la rue de Viarmes, c'est-à-dire tout près des Halles, une petite fille de treize ans au plus, qui demeurait très haut, sous les toits d'une grande et triste maison habitée par des commerçants. La petite était orpheline ; on l'appelait Jeanne. Elle vendait sur le carreau de la Halle tantôt de l'ail, des échalotes et des citrons, tantôt des bouquets de giroflées ou de chrysanthèmes, suivant la saison, car en ce temps on ne recevait pas, à Paris, les fleurs de Nice et des autres villes du Midi.

Jeanne était orpheline, et comme sa mère, de son vivant, faisait le même métier de marchande, on avait laissé la fillette continuer le commerce ; même, un grand marchand de grains et de légumes secs avait eu la générosité de la loger pour rien dans une soupenle, sous les toits, comme nous l'avons dit.

Il n'y avait pas sur la terre une enfant plus tranquille — j'allais dire plus heureuse — que cette petite créature ! Cela paraît invraisemblable, et pourtant rien de plus vrai.

Lévee avant le jour toute l'année, vêtue l'hiver à peu près comme l'été, Jeanne faisait, en arrivant à la Halle, sa provision de marchandise ; il faut dire qu'on lui vendait les choses à assez bon marché ; elle rangeait les citrons ou les fleurs sur un éventaire suspendu à son cou par une courroie, puis elle allait et venait, offrant et vantant ses bouquets, plaisant à tout le monde à cause de son air avenant, de sa propreté et de sa politesse.

Autour d'elle, la fillette voyait bien des misères, ...que de pauvres gamins tendant leur petite main aux passants ! que de malheureux couchés sur le rebord des pavillons comme s'ils étaient fatigués d'une nuit passée à errer ! Jeanne gagnait bien ses vingt-cinq sous par jour ; c'était beaucoup, et certainement elle eût pu faire des économies.

Elle n'en faisait pourtant point : pourquoi cela ?

Voici : Lorsque l'hiver approchait, dès la saison pluvieuse, la petite fille allumait sur le vaste carré de son étage, où personne autre qu'elle ne logeait — puisqu'on n'y trouvait que des greniers — un réchaud qui lui servait pour faire sa cuisine ; là-dessus elle plaçait une grande marmite remplie d'eau,

dans laquelle cette mignonne coupait du pain, un morceau de beurre, du poivre, du sel, quelquefois une poignée de légumes ; c'était tout, et cela cuisait. Avant de descendre à la Halle, Jeanne mangeait prestement deux bonnes assiettées de cette soupe, prenait un morceau du pain pour dessert ; puis, laissant à côté du fourneau un bol et une cuiller, elle partait gaiement à l'ouvrage.

Mais, en arrivant, elle trouvait les pauvres petits rôdeurs du parvis, et quand elle en voyait un bien transi, bien abattu, elle lui faisait signe, lui parlait bas à l'oreille, et c'était une affaire entendue, il s'en allait là-haut, rue de Viarmes, manger, lui aussi, une assiettée de panade. Tant qu'il y en avait dans la grande marmite, on en profitait ; et quand il n'y en avait plus, on avertissait Jeanne, qui n'envoyait plus personne.

Or, il advint qu'un jour, la petite fille eut pour client un grand pauvre, sec et maigre, qui paraissait bien affamé. Jeanne demeura honteuse et presque effrayée quand il lui dit : " Petite, si cela ne te gênait pas, j'irais bien, moi aussi, manger une écuelle de panade ! J'ai faim..."

Mais elle se remit vite, et tout doucement répondit :



“ Allez, allez, monsieur, ... bien sûr, la soupe est pour ceux qui ont faim ! ”

Il monta ce jour-là, et plusieurs autres jours aussi ; Jeanne en eut un peu de peine, car toute la marmite y passait, ou du moins il y restait très peu de chose pour une petite bouche qui venait après lui.

Enfin, un matin, il arriva presque joyeux, et dit à la petite fille :

“ Je m'en vais ; j'ai trouvé une place, ma bonne enfant ; je te remercie bien de m'avoir aidé à ne pas mourir de faim. Adieu ; je pars pour un pays qui est loin d'ici, mais je ne t'oublierai pas, oui, je te promets que je ne t'oublierai pas. En attendant, petite, que Dieu te bénisse : tu es un brave cœur. C'est beau, ce que tu fais ! c'est beau de nourrir ceux qui ont faim. ”

Il avait des larmes dans les yeux en disant cela, et il souriait pourtant. Jeanne se sentait honteuse : elle ne trouvait rien d'extraordinaire, rien de beau, à donner à de plus malheureux ce qu'on a de trop pour soi, et elle eut vite oublié son pauvre client.

Bien des années plus tard, la petite Jeanne était devenue une grande personne ; mais comme elle avait grandi, sur ce pavé des Halles, sans soin et sans culture, comme elle avait continué à partager tout ce qu'elle possédait avec ceux qui ne possédaient rien, elle n'était pas plus riche qu'au temps de son enfance. Au lieu de coucher dans une soupente, elle habitait une chambre dont il fallait payer le loyer, et elle vendait au panier : c'était toute la différence. On s'intéressait moins à elle que quand elle courait sur la place, toute petite et si gentille sous ses cheveux frisés qui la coiffaient gracieusement.

Or, un beau jour d'hiver, pendant qu'il gelait ferme, malgré le soleil clair, et tandis que Jeanne soufflait dans ses doigts glacés et battait la semelle pour réchauffer ses pieds, un facteur employé au pesage vint la trouver et lui dit de se rendre en toute hâte chez l'inspecteur principal. Jeanne y courut, un peu inquiète, avec la crainte de quelque tracasserie, mais sûre de n'avoir pas vendu moins que le poids et d'avoir livré de la marchandise saine. Un homme âgé l'attendait dans le cabinet de l'inspecteur ; il la regarda des pieds à la tête assez sévère, et lui demanda :

“ Vous êtes bien mademoiselle Jeanne Laval ? ”

— Oui, monsieur.

— C'est bien vous qui habitiez autrefois rue de Viarmes, 50 ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien vous qui faisiez, le matin, une soupe sur le carré de votre maison, et qui invitiez les petits pauvres des Halles à venir déjeuner à vos frais ? ”

Jeanne rougit :

“ Je ne sais pas, monsieur, dit-elle, pourquoi vous me demandez cela ; autrefois plusieurs de ceux qui n'avaient pas à déjeuner ont mangé ma pauvre soupe ; mais il y a longtemps de cela ! ”

— Oui, reprit l'inspecteur, et depuis ce temps-là, Jeanne Laval est restée une bonne fille honnête et charitable ; et si elle n'est pas plus riche, c'est qu'elle a, comme on dit, les mains percées.

— Eh bien, mademoiselle, dit le visiteur, il y a plusieurs jours que je suis à votre recherche ; vous avez eu autrefois parmi vos clients (parmi ceux qui déjeûnaient gratis chez vous) un malheureux qui n'avait ni pain ni abri, et que votre secours a aidé à ne pas mourir de faim ; cet homme-là est mon frère, Célestin Chabrol ; il a voyagé, il s'est enrichi, et il habite la Nouvelle-Orléans, en Amérique, où je viens de passer une année avec lui. Il m'a fait promettre de vous chercher et de vous remettre de sa part ceci. ”

L'homme tendit à la pauvre fille interdite un portefeuille rempli de papiers. Jeanne l'ouvrit, et vit que ces papiers étaient des billets de banque.

“ Il y a là vingt mille francs, reprit l'homme, et le contrat d'achat d'une petite maison, oh ! toute petite, que j'ai choisie moi-même aussi près que je l'ai pu de ce quartier où vous avez toujours vécu. ”

Jeanne se mit à pleurer ; l'émotion lui ôta la parole, cependant elle put balbutier :

“ Oh ! monsieur, c'est trop pour moi ! Oui, je me rappelle ce pauvre homme qui avait si bon appétit ! Mais je n'ai rien fait pour être enrichie, je ne puis pas accepter... ”

— Acceptez, s'écria l'inspecteur, acceptez, ma fille ! Il faut bien qu'il y ait quelquefois du bonheur pour les braves gens ! ”

Et le visiteur dit à son tour :

“ Acceptez, mademoiselle ; mon frère est riche ; il a un grand commerce de bestiaux ; ce qu'il

vous donne lui coûte moins que votre soupe ne vous coûtait. Sans vous il aurait été jeté en prison pour mendicité et vagabondage : il vous a dit que votre charité vous porterait bonheur : voilà le bonheur qui arrive et l'amitié aussi, car nous sommes amis maintenant, et vous n'êtes plus toute seule au monde."

Alors Jeanne Laval sourit; elle accepta le paie-

ment de cette dette à laquelle elle ne pensait certes plus, et elle songea qu'elle pourrait enfin, dans cette grande ruche des Halles, passer en acheteuse et plus souvent venir en aide à ceux qui battent la semelle par les jours froids sur le dur pavé du parvis, ayant leur pain à gagner.

Wilna.

SOLUTIONS

du No. 5 : —

CHARADE : — Gazelle.

ERREURS D'IMPRIMERIE.

No. 1. — Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon âme.

No. 2. — Bûche tordue fait bon feu.

No. 6.

DERNIÈRES PAROLES.

Femme célèbre du dix-huitième siècle :

"Est-ce que je vis encore ?"

METAGRAMMIE.

Sur quatre pieds, lecteur, je suis la douceur même ;
Chef rangé, je deviens d'une amertume extrême.

No. 12.

MNÉMOTECHNIE.

Quelles sont les Sept Villes rivales de l'antiquité, dont les lettres initiales sont représentées par les capitales des deux mots :

CÉSAR — CÉSAR.

ou par les capitales de ces vers :

CÉSAR, Sois sAlué par Ceux qui vont mourir.

L'ALBUM DU CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Quelle est la mode qui n'a pas encore change depuis cent ans ?

Question tirée de l'Album iné lit du Chevalier de Boufflers.

SYNONYMES

Tel père, tel fils.

⊔ énébres. — *Obscurité.*
⊔ xemple. — *Modèle.*
⊔ impide. — *Clair.*
⊔ aresse. — *Inéolence.*
⊔ craser. — *Broyer.*
⊔ ouge. — *Ecarlate.*
⊔ cole. — *Classe.*

⊔ raitre. — *Félon.*
⊔ crivain. — *Auteur.*
⊔ as. — *Fatigué.*
⊔ ini. — *Achévé.*
⊔ noui. — *Etrange.*
⊔ une. — *Phobé.*
⊔ uccés. — *Réussite.*

Lettres d'une marraine a sa filleule.

(SUITE.)

Quant à votre salon, méditez-en soigneusement les moindres détails ; il s'agit non de vous entourer d'objets rares ou coûteux, non de vous appliquer à réunir des meubles d'un certain style, non d'imposer à vous et autres l'ennui d'habiter un musée, en un mot, non de faire du pédantisme à propos de meubles, mais d'emprunter au contraire à toutes les époques ce qu'elles ont produit de gracieux et de confortable. Le pédantisme est ridicule, même dans les choses graves ; mais quand il se révèle à propos de futilités, il devient grotesque. Les meubles historiques offrent beaucoup d'intérêt ; mais j'avoue que lorsqu'il s'agit de m'asseoir je préfère un bon siège capitonné, datant d'hier, au fauteuil du roi Dagobert qui figure dans le musée des antiquités au Louvre. Si je vous engage à méditer votre salon, c'est parce que je désire que vous attachiez une pensée, mieux encore, un sentiment à chacun des objets qui le meubleront. Il faut que vos hôtes, vos parents, vos amis s'y trouvent à l'aise et qu'ils y reviennent avec plaisir. Vous aurez de bons fauteuils, peu élevés, pour votre tante, qui aime les sièges commodes : son mari au contraire se tient droit et préfère un siège haut : ne l'oubliez pas dans les dispositions que vous prendrez, et ne craignez pas de blesser la symétrie à laquelle on obéit trop rigoureusement. La symétrie produit infailliblement l'ennui ; elle glace l'esprit et attriste les regards ; elle ne dit rien, ou plutôt, ce qui est bien pis, elle dit toujours la même chose : elle dit que l'on n'a point de souvenirs, point d'initiative ; elle est roide, immuable et froide ; elle écarte le siège brodé par une amie, la petite étagère qui serait si commode près du fauteuil de votre tante, les livres et les brochures qui pourraient intéresser vos amis ; elle promène son niveau implacable sur les goûts et les habitudes de tous, et les sacrifie sans pitié. Ne reculez donc pas devant l'irrégularité, si elle doit prouver que vous songez avant tout à complaire à vos hôtes ; vous leur devez *le feu et la lumière* : ainsi, point de négligence, point de parcimonie sur ces deux points ; bannissez de votre foyer toute bûche dite *économique*, et de votre salon toute lampe qui éclairerait mal ; en un mot, que tout autour de vous exprime le désir d'être agréable, et votre salon aura plus d'attrait

que s'il était garni d'objets rares et précieux.

Quant aux étoffes que vous devez choisir, j'éprouve une perplexité extrême, car j'ignore le chiffre de la somme que vous voulez dépenser. Des rideaux en soie sont fort beaux, mais je préfère une simplicité élégante à un luxe écriqué ; par conséquent, je choisirais des rideaux en damas de laine, avec les portières pareilles, plutôt que des rideaux riches, sans portières. Voulez-vous faire une grosse dépense et avoir les rideaux et les portières en velours ? Dans ce cas, choisissez le velours de cette jolie nuance groseille des Alpes, fort à la mode depuis quelque temps.

Quant à votre chambre, je sais que M. de Guy-mont veut y mettre le mobilier en bois de rose qui a appartenu à sa grand'mère ; j'en suis bien aise, car les objets qui nous entourent ont une incontestable influence sur nous, et ces meubles à nuances vives, à cuivres dorés, sont particulièrement propres à inspirer des pensées riantes. Nous avons souvent trouvé ensemble que dans certains intérieurs la pensée s'arrêtait ou s'attristait, qu'ailleurs au contraire elle cheminait gaie et alerte : c'est que le logis n'est qu'un moule dans lequel nous laissons notre empreinte, et que nous mettons involontairement ce qui nous entoure en rapport avec les besoins de notre esprit et de notre cœur. C'est dans votre chambre que vous placerez tous vos portraits de famille, tous les objets qui vous rappellent vos parents et vos amis. Sur-tout évitez l'écueil de l'encombrement des étagères ; ayez, si vous voulez, des vases, des coupes, des coffrets, etc., mais alors mettez des fleurs dans vos vases, des menus objets d'un usage journalier dans vos coupes et vos coffrets ; servez-vous de tout cela, pour ranger votre dé à coudre, vos ciseaux, tous vos petits travaux, avec les ustensiles qui vous sont nécessaires, et ne permettez pas que rien de ce qui vous environne reste inutile. On conclut assez volontiers, et avec raison, de l'inutilité des objets dont s'entoure une femme à la frivolité de celle qui possède ces objets.

Aline est donc bien heureuse de venir vivre avec vous et son frère ? Elle me met déjà à contribution en me faisant demander ce que c'est que le tact ? La réponse à cette question est si difficile que je soupçonne cette malicieuse enfant d'avoir

voulu mettre du premier coup ma science en défaut. Le tact est un mot qui en allemand signifie la mesure dans le sens musical ; ce mot de *mesure* est en réalité la meilleure définition, mais je vais essayer de la paraphraser en français. Le tact est le sens exact du degré d'importance qu'il faut attribuer à chaque chose, et de l'opportunité de chaque action. Le tact se trouve dans l'esprit quelquefois, mais plus souvent dans le cœur ; une personne d'intelligence bornée peut avoir du tact, un sot jamais, et un homme d'esprit, s'il n'a pas de bonté, peut ne pas avoir de tact, ou du moins n'en pas avoir constamment. C'est manquer de tact que de ne pas savoir choisir ses sujets de conversation selon la position, les opinions et le goût de ses interlocuteurs ; on manque de tact quand on les entretient de choses qui sont au-dessus ou bien au-dessous d'eux, et voilà pourquoi les vaniteux en sont complètement dépourvus : peu leur importe d'être fatigants ou ennuyeux, car il s'agit uniquement pour eux de mettre leur personnalité en évidence, à propos de tout ce qui les concerne et les intéresse. Le tact consiste aussi à savoir rendre à chacun ce qui lui est dû, à accepter sans les discuter les différentes nuances établies par la hiérarchie sociale, et à s'en souvenir toujours pour qu'on ne vous les rappelle jamais : les personnes qui sont à la fois mal élevées et vaniteuses pensent rapprocher par la familiarité les distances qui existent entre les différentes classes de la société ; c'est là une grave erreur et un moyen qui les écarte de leur but au lieu de les y conduire. " La familiarité engendre le mépris," a-t-on dit avec infiniment de justesse, car cet aphorisme est vrai à quelque point de vue qu'on l'envisage ; le tact inspire la réserve et sait allier le sentiment de la dignité avec les marques de la déférence, qui isolée de ce sentiment deviendrait l'humilité ; c'est, en un mot, l'art de tout dire et de tout faire à propos ; rien que cela, ma petite amie ! C'est le tact qui vous apprendra à ne point imiter celles de vos compagnes qui chuchotent entre elles, en riant aux éclats ou bien en prenant des airs mystérieux. Le défaut de parler bas dans un cercle est particulier aux très jeunes gens, aux personnes qui n'arrivent jamais à la maturité, même en parvenant à la caducité, aux *importants*, et généralement aux personnes mal élevées. Ce défaut est choquant à tous

les âges, car les colloques à voix basse sont blessants pour les assistants, qui peuvent supposer que l'on parle d'eux en termes peu flatteurs, ou bien qu'on ne les juge pas dignes de prendre part aux hautes pensées que l'on exprime et aux graves sujets que l'on traite. On doit donc éviter soigneusement les conversations de ce genre, et répondre tout haut à toutes les personnes qui commettent l'inconvenance de vous adresser la parole tout bas. Je connais une maîtresse de maison que l'un des habitués de son cercle mettait au supplice : il s'avancait vers elle, s'approchait mystérieusement, et murmurait à son oreille le propos le plus simple et le plus insignifiant ; malgré le soin qu'elle prenait de se reculer et de lui répondre tout haut, elle ne put jamais lui faire perdre cette mauvaise habitude, qui la contrariait à juste titre, et qu'il n'aurait pas contractée s'il avait eu un peu de tact.

Il n'est point de règle, parmi celles qui ont été établies pour les rapports sociaux, qui, si frivole qu'elle paraisse, ne tire son origine d'un sentiment élevé et délicat, facile à découvrir pour peu que l'on veuille prendre la peine d'y réfléchir. C'est pourquoi, ma chère enfant, je vous engage à les méditer soigneusement et à vous rendre compte de leur raison d'être. Rien n'est insignifiant, rien n'est à retrancher parmi les formules de langage et les actes de politesse consacrés par la société française ; et si les décrets émanés d'elle, si les formes qu'elle a établies sont acceptées partout comme le code le plus parfait du savoir-vivre, c'est parce que l'on a reconnu partout que ce code était l'expression la plus complète de l'esprit de charité, des sentiments de modestie et de bienveillance sans lesquels il n'est point de société possible.

A bientôt, ma chère Hélène ; quand vous serez installés, je vous adresserai les conseils que vous me demandez relativement aux visites que vous devez faire et à celles que vous recevrez.

III.

Votre appartement est meublé, chère Hélène, et vous êtes dans ces beaux jours rares et radieux où tout en nous et près de nous se trouve en harmonie parfaite. Les objets qui vous entourent les sentiments que vous éprouvez, tout est frais et beau, doux pour le regard et pour le cœur.

A SUIVRE.

Un Episode de la Guerre Vendéenne. 1793.

Voici, décrit par Victor Hugo, un des drames de cette épouvantable guerre civile.

Après la Révolution commencée en 1789, et qui vit s'écrouler la monarchie française, une seule province, comme on le sait, resta attachée au Roi et repoussa la liberté qu'après lui avoir offerte inutilement, la République finit par lui imposer.

C'était la Vendée.

Quelques nobles se mirent à la tête des rebelles, et soutinrent longtemps avec ces paysans simples et ignorants, mais fanatisés et héroïques, une lutte sanglante contre les armées républicaines.

Dans l'histoire qui suit, il est question de la femme d'un révolté vendéen, fusillé pour avoir été pris les armes à la main et défendant son chef, le marquis de Lantenac.

La femme et les enfants du supplicié furent trouvés plus tard par un régiment républicain, qui adopta les trois petits et permit à la mère de servir comme cantinière.

Dans les hasards de la guerre, ce régiment tomba entre les mains des bandes vendéennes commandées par le marquis de Lantenac. La cantinière fut fusillée, et ses enfants, amenés comme otages, se virent enfermés avec leurs ravisseurs dans le château de la Tourgue transformé en forteresse.

La mère cependant, laissée pour morte, fut recueillie par un vieux paysan, qui la guérit. La scène qui suit nous la montre au moment où, ayant marché plusieurs jours pour retrouver ses enfants, elle arrive devant la Tourgue assiégée par les républicains.

Les vendéens embusqués dans le château, se voyant dans l'impossibilité de se défendre, avertissent les assiégeants qu'ils vont l'incendier et laisser périr les trois bébés qu'ils détiennent comme otages.

Après avoir fait sortir leur chef, le marquis de Lantenac, par l'issue secrète d'un souterrain, les révoltés en effet mettent le feu au pied de la tour.

IN DÆMONE DEUS.

Au moment où Michelle Fléchard avait aperçu la tour rougie par le soleil couchant, elle en était à plus d'une lieue. Elle qui pouvait à peine faire un pas, elle n'avait point hésité devant cette lieue

à faire. Les femmes sont faibles, mais les mères sont fortes. Elle avait marché.

Le soleil s'était couché ; le crépuscule était venu, puis l'obscurité profonde.

Elle avançait droit devant elle, cassant les ajoncs et les landes aiguës sous ses pieds sanglants. Elle était guidée par une faible clarté qui se dégageait du donjon lointain, le faisait saillir, et donnait dans l'ombre à cette tour un rayonnement mystérieux. Cette clarté devenait plus vive quand les coups devenaient plus distincts, plus elle s'effaçait.

Ce qui la soutint dans cette montée, c'est qu'elle avait toujours la tour sous les yeux.

Elle la voyait grandir lentement.

Les détonations étouffées et les lueurs pâles qui sortaient de la tour avaient, nous venons de le dire, des intermittences ; elles s'interrompaient, puis reprenaient, proposant on ne sait quelle poignante énigme à la misérable mère en détresse.

Brusquement elles cessèrent ; tout s'éteignit, bruit et clarté ; il y eut un moment de plein silence, une sorte de paix lugubre se fit.

C'est en cet instant là que Michelle Fléchard arriva au bord du plateau.

Elle aperçut à ses pieds un ravin dont le fond se perdait dans une blême épaisseur de nuit ; à quelque distance, sur le haut du plateau, un enchevêtrement de roues, de talus et d'embrasures qui était une batterie de canons ; et, devant elle, confusément éclairé par les mèches allumées de la batterie, un énorme édifice qui semblait bâti avec des ténèbres plus noires que toutes les autres ténèbres qui l'entouraient.

On voyait des clartés aller et venir aux lucarnes de la tour, et, à une rumeur qui en sortait, on la devinait pleine d'une foule d'hommes dont quelques silhouettes débordaient en haut jusque sur la plate-forme.

Elle était parvenue au bord du plateau, si près du pont qu'il lui semblait presque qu'elle y pouvait toucher avec la main. La profondeur du ravin l'en séparait. Elle distinguait dans l'ombre les trois étages du château du pont.

Elle regardait, elle écoutait.

Subitement elle ne vit plus rien.

Un voile de fumée venait de monter entre elle et ce qu'elle regardait. Une âcre cuisson lui fit

fermer les yeux. A peine avait-elle clos les paupières qu'elles s'empourprèrent et devinrent lumineuses. Elle les rouvrit.

Ce n'était plus la nuit qu'elle avait devant elle, c'était le jour ; mais une espèce de jour funeste, le jour qui sort du feu. Elle avait sous les yeux un commencement d'incendie.

Un souffle de vent passa et fendit le rideau de fumée, et dans la déchirure, la tragique bastille, soudainement démasquée, se dressa visible tout entière, donjon, pont, châtelet, éblouissante, horrible, avec la magnifique dorure de l'incendie, réverbéré sur elle de haut en bas. Michelle Flécharde put tout voir dans la netteté sinistre du feu.

L'étage inférieur du château bâti sur le pont brûlait.

Au-dessus on distinguait les deux autres étages encore intacts, mais comme portés par une corbeille de flammes. Du rebord du plateau, où était Michelle Flécharde, on en voyait vaguement l'intérieur à travers des interpositions de feu et de fumée. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Par les fenêtres du second étage, qui étaient très grandes, Michelle Flécharde apercevait, le long des murs, des armoires qui lui semblaient pleines de livres, et, devant une des croisées, à terre, dans la pénombre, un petit groupe confus, quelque chose qui avait l'aspect indistinct et amoncelé d'un nid ou d'une couvée, et qui lui faisait l'effet de remuer par moments.

Elle regardait cela.

Qu'était-ce que ce petit groupe d'ombre ?

A de certains instants, il lui venait à l'esprit que cela ressemblait à des formes vivantes ; elle avait la fièvre, elle n'avait pas mangé depuis le matin, elle avait marché sans relâche, elle était exténuée, elle se sentait dans une sorte d'hallucination dont elle se défiait instinctivement ; pourtant ses yeux de plus en plus fixes ne pouvaient se détacher de cet obscur entassement d'objets quelconques, inanimés probablement, et en apparence inertes, qui gisaient là sur le parquet de cette salle superposée à l'incendie.

Tout à coup le feu, comme s'il avait une volonté, allongea d'en bas un de ses jets vers le grand lierre mort qui couvrait précisément cette façade que Michelle Flécharde regardait. On eût dit que la flamme venait de découvrir ce réseau de branches

sèches ; une étincelle s'en empara avidement, et se mit à monter le long des sarments avec l'agilité affreuse des traînées de poudre. En un clin d'œil la flamme atteignit le second étage. Alors, d'en haut, elle éclaira l'intérieur du premier. Une vive lueur mit subitement en relief trois petits êtres endormis.

C'était un tas charmant, bras et jambes mêlés, paupières fermées, blondes têtes souriantes.

La mère reconnut ses enfants.

Elle jeta un cri effrayant.

Ce cri de l'inexprimable angoisse n'est donné qu'aux mères. Rien n'est plus farouche et rien n'est plus touchant. Quand une femme le jette, on croit entendre une louve ; quand une louve le pousse, on croit entendre une femme.

Ce cri de Michelle Flécharde fut un hurlement. Hécube aboya, dit Homère.

C'était ce cri que le marquis de Lantenac venait d'entendre.

On a vu qu'il s'était arrêté.

Le marquis était entre l'issue du passage par où Halmalo l'avait fait échapper, et le ravin. A travers les broussailles entre-croisées sur lui, il vit le pont en flammes, la Tourgue rouge de la réverbération, et, par l'écartement de deux branches, il aperçut au-dessus de sa tête, de l'autre côté, sur le bord du plateau, vis-à-vis du château brûlant et dans le plein jour de l'incendie, une figure hagarde et lamentable, une femme penchée sur le ravin.

C'était de cette femme qu'était venu ce cri.

Cette figure, ce n'était plus Michelle Flécharde, c'était Gorgone. Les misérables sont les formidables. La paysanne s'était transfigurée en euménide. Cette villageoise quelconque, vulgaire, ignorante, inconsciente, venait de prendre brusquement les proportions épiques du désespoir. Les grandes douleurs sont une dilatation gigantesque de l'âme ; cette mère, c'était la maternité ; tout ce qui résume l'humanité est surhumain ; elle se dressait là, au bord de ce ravin, devant cet embrasement, devant ce crime, comme une puissance sépulcrale ; elle avait le cri de la bête et le geste de la déesse ; sa face, d'où tombaient des imprécations, semblait un masque de flamboiement. Rien de souverain comme l'éclair de ses yeux noyés de larmes ; son regard foudroyait l'incendie.

Le marquis écoutait. Cela tombait sur sa tête ;

il entendait on ne sait quoi d'inarticulé et de déchirant, plutôt des sanglots que des paroles.

— Ah ! mon Dieu ! mes enfants ! ce sont mes enfants ! Au secours ! au feu ! au feu ! au feu ! Mais vous êtes donc des bandits ! Est-ce qu'il n'y a personne là ? Mais mes enfants vont brûler ! Ah ! voilà une chose ! Georgette ! mes enfants ! Gros-Alain, René-Jean ! Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qui donc a mis mes enfants là ? Ils dorment. Je suis folle ! C'est une chose impossible. Au secours !

Cependant un grand mouvement se faisait dans la Tourgue et sur le plateau. Tout le camp accourait autour du feu qui venait d'éclater. Les assiégeants, après avoir eu affaire à la mitraille, avaient affaire à l'incendie. Gauvain, Cimourdain, Guéchamp donnaient des ordres. Que faire ? Il y avait à peine quelques seaux d'eau à puiser dans le maigre ruisseau du ravin. L'angoisse allait croissant. Tout le rebord du plateau était couvert de visages effarés qui regardaient.

Ce qu'on voyait était effroyable.

On regardait, et l'on n'y pouvait rien.

La flamme, par le lierre qui avait pris feu, avait gagné l'étage d'en haut. Là elle avait trouvé le grenier plein de paille et elle s'y était précipitée. Tout le grenier brûlait maintenant. La flamme dansait ; la joie de la flamme, chose lugubre.

L'étage de la bibliothèque n'était pas encore atteint, la hauteur de son plafond et l'épaisseur de ses murs retardaient l'instant où il prendrait feu, mais cette minute fatale approchait ; il était léché par l'incendie du premier étage et caressé par celui du troisième. L'affreux baiser de la mort l'effleurait. En bas une cave de lave, en haut une voûte de braise ; qu'un trou se fit au plancher, c'était l'écroulement dans la cendre rouge, qu'un trou se fit au plafond, c'était l'ensevelissement sous les charbons ardents. René-Jean, Gros-Alain et Georgette ne s'étaient pas encore réveillés, ils dormaient du sommeil profond et simple de l'enfance, et, à travers les plis de flamme et de fumée qui tour à tour couvraient et découvraient les fenêtres, on les apercevait dans cette grotte de feu, au fond d'une lueur de météore, paisibles, gracieux, immobiles, comme trois enfants-Jésus confiants endormis dans un enfer ; et un tigre eût pleuré de voir ces roses

dans cette fournaise et ces berceaux dans ce tombeau.

Cependant la mère se tordait les bras.

— Au feu ! je crie au feu ! on est donc des sourds qu'on ne vient pas ! on me brûle mes enfants ! arrivez donc, vous les hommes qui êtes là. Voilà des jours et des jours que je marche, et c'est comme ça que je les retrouve ! Au feu ! au secours ! Des anges ! dire que ce sont des anges ! Qu'est-ce qu'ils ont fait, ces innocents-là ? moi on m'a fusillée, eux on les brûle ! qui est-ce donc qui fait ces choses-là ? Au secours ! sauvez mes enfants ! est-ce que vous ne m'entendez pas ? une chienne, on aurait pitié d'une chienne ! Mes enfants ! mes enfants ! On est donc des monstres ! c'est une horreur ! L'ainé n'a pas cinq ans, la petite n'a pas deux ans. Je vois leurs petites jambes nues. Ils dorment, bonne sainte Vierge ! la main du ciel me les rend et la main de l'enfer me les reprend. Dire que j'ai tant marché ! Mes enfants que j'ai nourris de mon lait ! moi qui me croyais malheureuse de ne pas les retrouver ! Ayez pitié de moi ! Ah ! les brigands ! qu'est-ce que c'est que cette affreuse maison-là ? On me les a volés pour me les tuer ! Jésus misère ! je veux mes enfants. Oh ! je ne sais pas ce que je ferais ! Je ne veux pas qu'ils meurent ! au secours ! au secours ! au secours ! Oh ! s'ils devaient mourir comme cela, je tuerais Dieu !

En même temps que la supplication terrible de la mère, des voix s'élevaient sur le plateau et dans le ravin :

— Une échelle !

— On n'a pas d'échelle !

— De l'eau !

— On n'a pas d'eau !

— Là-haut, dans la tour, au second étage, il y a une porte.

— Elle est en fer.

— Enfoncez-la.

— On ne peut pas !

Et la mère redoublait ses appels désespérés :

— Au feu ! au secours ! Mais dépêchez-vous donc ! Alors, tuez-moi ! Mes enfants ! mes enfants ! Ah ! l'horrible feu ! qu'on les en ôte, ou qu'on m'y jette !

Dans les intervalles de ces clameurs on entendait le pétitement tranquille de l'incendie.

Le marquis tâta sa poche et y toucha la clef de la porte de fer. Alors, se courbant sous la voûte par laquelle il s'était évadé, il rentra dans le passage d'où il venait de sortir.

Toute une armée éperdue autour d'un sauvetage impossible, quatre mille hommes ne pouvant secourir trois enfants ; telle était la situation.

On n'avait pas d'échelle en effet ; l'échelle envoyée de Javené n'était pas arrivée ; l'embrasement s'élargissait comme un cratère qui s'ouvre ; essayer de l'éteindre avec le ruisseau du ravin presque à sec était dérisoire ; autant jeter un verre d'eau sur un volcan.

Cimourdain, Guéchamp et Radoub étaient descendus dans le ravin ; Gauvain était remonté dans la salle du deuxième étage de la Tourgue où étaient la pierre tournante, l'issue secrète et la porte de fer de la bibliothèque. C'est là qu'avait été la mèche soufrée allumée par l'Imânus ; c'était de là que l'incendie était parti.

Gauvain avait amené avec lui vingt sapeurs. Enfoncer la porte de fer, il n'y avait plus que cette ressource. Elle était effroyablement bien fermée.

On commença par des coups de hache. Les haches cassèrent. Un sapeur dit :

— L'acier est du verre sur ce fer-là.

La porte était en effet de fer battu, et faite de doubles lames boulonnées ayant chacune trois pouces d'épaisseur.

Encore quelques minutes peut-être et tout allait s'effronder.

Que faire ? Il n'y avait plus d'espérance.

Gauvain exaspéré s'écria, l'œil fixé sur la pierre tournante du mur et sur l'issue ouverte de l'évasion :

— C'est pourtant par là que le marquis de Lantenac s'en est allé ?

— Et qu'il revient, dit une voix.

Et une tête blanche se dessina dans l'encadrement de pierre de l'issue secrète.

C'était le marquis.

Depuis bien des années Gauvain ne l'avait pas vu de si près. Il recula.

Tous ceux qui étaient là restèrent dans l'attitude où ils étaient, pétrifiés.

Le marquis avait une grosse clef à la main, il refoula d'un regard altier quelques-uns des sapeurs

qui étaient devant lui, marcha droit à la porte de fer, se courba sous la voûte, et mit la clef dans la serrure. La serrure grinça, la porte s'ouvrit, on vit un gouffre de flamme. Le marquis y entra.

Il y entra d'un pied ferme, la tête haute.

Tous le suivaient des yeux, frissonnants.

A peine le marquis eut-il fait quelques pas dans la salle incendiée que le parquet miné par le feu et ébranlé par son talon s'effronda derrière lui et mit entre lui et la porte un précipice. Le marquis ne tourna pas la tête et continua d'avancer. Il disparut dans la fumée.

On ne vit plus rien.

Avait-il pu aller plus loin ? Une nouvelle fontrière de feu s'était-elle ouverte sous lui ? N'avait-il réussi qu'à se perdre lui-même ? On ne pouvait rien dire. On n'avait devant soi qu'une muraille de fumée et de flamme. Le marquis était au delà, mort ou vivant.

Cependant les enfants avaient fini par ouvrir les yeux.

L'incendie, qui n'était pas encore entré dans la salle de la bibliothèque, jetait au plafond un reflet rose. Les enfants ne connaissaient pas cette espèce d'aurore-là. Ils la regardèrent. Georgette la contempla.

Toutes les splendeurs de l'incendie se déployaient. Le feu est une prodigalité ; les brasiers sont pleins d'écrins qu'ils sèment au vent : ce n'est pas pour rien que le charbon est identique au diamant. Il s'était fait au mur du troisième étage des crevasses par où la braise versait dans le ravin des cascades de pierreries ; les tas de paille et d'avoine qui brûlaient dans le grenier commençaient à ruiseler par les fenêtres en avalanches de poudre d'or, et les avoines devenaient des améthystes, et les brins de paille devenaient des escarboucles.

Les enfants regardaient autour d'eux. Ils cherchaient à comprendre. Où les hommes sont terrifiés, les enfants sont curieux. Qui s'étonne aisément s'effraye difficilement ; l'ignorance contient de l'intrépidité. Les enfants ont si peu droit à l'enfer que, s'ils le voyaient, ils l'admiraient.

La mère répéta :

— René ! Alain ! Georgette !

René-Jean tourna la tête ; cette voix le tira de sa distraction ; les enfants ont la mémoire courte,

mais ils ont le souvenir rapide ; tout le passé est pour eux hier ; René-Jean vit sa mère, trouva cela tout simple, et, entouré comme il l'était de choses étranges, sentant un vague besoin d'appui, il s'écria :

— Maman !

— Maman ! dit Gros-Alain.

— M'man ! dit Georgette.

Et elle tendit ses petits bras.

Et la mère hurla :— Mes enfants !

Tous trois vinrent au bord de la fenêtre ; par bonheur, l'embrasement n'était pas de ce côté-là.

— J'ai trop chaud, dit René-Jean.

Il ajouta :

— Ça brûle.

Et il chercha des yeux sa mère.

— Viens donc, maman.

— Don, m'man, répéta Georgette.

La mère échevelé, déchirée, saignante, s'était laissée rouler de broussaille en broussaille dans le ravin. Cimourdain y était avec Guéchamp, aussi impuissants en bas que Gauvain en haut. Les soldats, désespérés d'être inutiles, fourmillaient autour d'eux. La chaleur était insupportable, personne ne la sentait. On considérait l'escarpement du pont, la hauteur des arches, l'élévation des étages, les fenêtres inaccessibles, et la nécessité d'agir vite. Trois étages à franchir. Nul moyen d'arriver là. Radoub, blessé, un coup de sabre à l'épaule, une oreille arrachée, ruisselant de sueur et de sang, était accouru ; il vit Michelle Flécharde. — Tiens, dit-il, la fusillée, vous êtes donc ressuscitée ? — Mes enfants ! dit la mère. — C'est juste, répondit Radoub ; nous n'avons pas le temps de nous occuper des revenants. Et il se mit à escalader le pont, essai inutile, il enfonça ses ongles dans la pierre, il grimpa quelques instants ; mais les assises étaient lisses, pas une cassure, pas un relief, la muraille était aussi correctement rejointoyée qu'une muraille neuve, et Radoub retomba. L'incendie continuait, épouvantable ; on apercevait, dans l'encadrement de la croisée toute rouge, les trois têtes blondes. Radoub, alors, montra le poing au ciel, comme s'il y cherchait quelqu'un du regard, et dit : C'est donc ça une conduite, bon Dieu ! La mère embrassait à genoux les piles du pont en criant : Grâce !

De sourds craquements se mêlaient aux pétille-

ments du brasier. Les vitres des armoires de la bibliothèque se fêlaient, et tombaient avec bruit. Il était évident que la charpente cédait. Aucune force humaine n'y pouvait rien. Encore un moment et tout allait s'abîmer. On n'attendait plus que la catastrophe. On entendait les petites voix répéter : Maman ! maman ! On était au paroxysme de l'effroi.

Tout à coup, à la fenêtre voisine de celle où étaient les enfants, sur le fond pourpre du flamboiement, une autre figure apparut.

Toutes les têtes se levèrent, tous les yeux devinrent fixes. Un homme était là-haut, un homme était dans la salle de la bibliothèque, un homme était dans la fournaise. Cette figure se découpait en noir sur la flamme, mais elle avait des cheveux blancs. On reconnut le marquis de Lantenac.

Il disparut, puis il reparut.

L'effrayant vieillard se dressa à la fenêtre, maniant une énorme échelle. C'était l'échelle de sauvetage, déposée dans la bibliothèque, qu'il était allé chercher le long du mur et qu'il avait traînée jusqu'à la fenêtre. Il la saisit par une extrémité, et avec l'agilité magistrale d'un athlète, il la fit glisser hors de la croisée sur le rebord de l'appui extérieur jusqu'au fond du ravin. Radoub, en bas, éperdu, tendit les mains, reçut l'échelle, la serra dans ses bras, et cria :— Vive la république !

Le marquis répondit :— Vive le roi !

Et Radoub grommela :— Tu peux bien crier tout ce que tu voudras, et dire des bêtises si tu veux, tu es le bon Dieu.

L'échelle était posée ; la communication était établie entre la salle incendiée et la terre ; vingt hommes accoururent, Radoub en tête, et en un clin d'œil ils s'étagèrent du haut en bas, adossés aux échelons comme les maçons qui montent et qui descendent des pierres. Cela fit sur l'échelle de bois une échelle humaine. Radoub, au faite de l'échelle, touchait à la fenêtre. Il était, lui, tourné vers l'incendie.

La petite armée, éparse dans les bruyères et sur les pentes, se pressait, bouleversée de toutes les émotions à la fois, sur le plateau, dans le ravin, sur la plate-forme de la tour.

Le marquis disparut encore, puis reparut, apportant un enfant.

Il y eut un immense battement de mains.

C'était le premier que le marquis avait saisi au hasard. C'était Gros-Alain.

Gros-Alain criait : — J'ai peur.

Le marquis donna Gros-Alain à Raboub, qui le passa derrière lui et au-dessous de lui à un soldat qui le passa à un autre, et, pendant que Gros-Alain, très effrayé et criant, arrivait ainsi de bras en bras jusqu'au bas de l'échelle, le marquis, un moment absent, revint à la fenêtre avec René-Jean qui résistait et pleurait, et qui battit Radoub au moment où le marquis le passa au sergent.

Le marquis entra dans la salle pleine de flammes. Georgette était restée seule. Il alla à elle. Elle sourit. Cet homme de granit sentit quelque chose d'humide lui venir aux yeux. Il demanda : — Comment t'appelles-tu ?

— Orgette, dit-elle.

Il la prit dans ses bras, elle souriait toujours, et au moment où il la remettait à Radoub, cette conscience si haute et si obscure eut l'éblouissement de l'innocence, le vieillard donna à l'enfant un baiser.

— C'est la petite même ! dirent les soldats ; et Georgette à son tour, descendit de bras en bras jusqu'à terre parmi des cris d'adoration. On battait des mains, on trépignait ; les vieux grenadiers sanglotaient, et elle leur souriait.

La mère était au pied de l'échelle, haletante, insensée, ivre de tout cet inattendu, jetée sans transition de l'enfer dans le paradis. L'excès de joie meurtrit le cœur à sa façon. Elle tendait les bras, elle reçut d'abord Gros-Alain, ensuite René-Jean, ensuite Georgette, elle les couvrit pêle-mêle de baisers, puis elle éclata de rire et tomba évanouie.

Un grand cri s'éleva :

— Tous sont sauvés !

Tous étaient sauvés en effet, excepté le vieillard.

Mais personne n'y songeait, pas même lui peut-être.

Il resta quelques instants rêveur au bord de la fenêtre, comme s'il voulait laisser au gouffre de flamme le temps de prendre un parti. Puis, sans se hâter, lentement, fièrement, il enjamba l'appui de la croisée, et, sans se retourner, droit, debout, adossé aux échelons, ayant derrière lui l'incendie, faisant face au précipice, il se mit à descendre l'échelle en silence avec une majesté de fantôme. Ceux qui étaient sur l'échelle se précipitèrent en bas, tous les assistants tressaillirent, il se fit autour de cet homme qui arrivait d'en haut un recul d'horreur sacrée comme autour d'une vision. Lui, cependant, s'enfonçait gravement dans l'ombre qu'il avait devant lui ; pendant qu'ils reculaient, il s'approchait d'eux ; sa pâleur de marbre n'avait pas un pli, son regard de spectre n'avait pas un éclair ; à chaque pas qu'il faisait vers ces hommes dont les prunelles effarées se fixaient sur lui dans les ténèbres, il semblait plus grand, l'échelle tremblait et sonnait sous son pied lugubre, et l'on eût dit la statue du commandeur redescendant dans le sépulcre.

Quand le marquis fut en bas, quand il eut atteint le dernier échelon et posé son pied à terre, une main s'abattit sur son collet. Il se retourna.

— Je t'arrête, dit Cimourdain.

— Je t'approuve, dit Lantenac.

Les personnes qui ont changé de résidence, le premier mai, voudront bien nous donner leur nouvelle adresse

Nos abonnés sont priés de nous avertir lorsque la distribution de la *Revue* ne leur est pas faite régulièrement.

EN VOYAGE.

I

Le wagon était complet depuis Cannes ; on causait, tout le monde se connaissant. Lorsqu'on passa Tarascon, quelqu'un dit : " C'est ici qu'on assassine." Et on se mit à parler du mystérieux et insaisissable meurtrier qui, depuis deux ans, s'offre, de temps en temps, la vie d'un voyageur. Chacun faisait des suppositions, chacun donnait son avis ; les femmes regardaient en frissonnant la nuit sombre, derrière les vitres, avec la peur de voir apparaître soudain une tête d'homme à la portière. Et on se mit à raconter des histoires effrayantes de mauvaises rencontres, des tête-à-tête avec des fous dans un rapide, des heures passées en face d'un personnage suspect.

Chaque homme avait une anecdote à son honneur ; chacun avait intimidé, terrassé et garrotté quelque malfaiteur en des circonstances surprenantes, avec une présence d'esprit et une audace admirables. Un médecin, qui passait chaque hiver dans le Midi, voulut à son tour conter une aventure.

— Moi, dit-il, je n'ai jamais eu la chance d'expérimenter mon courage dans une affaire de cette sorte ; mais j'ai connu une femme, une de mes clientes, morte aujourd'hui, à qui arriva la plus singulière chose du monde, et aussi la plus mystérieuse et la plus attendrissante.

C'était une Russe, la comtesse Marie Baranow, une très grande dame, d'une exquise beauté. Vous savez comme les Russes sont belles, du moins comme elles nous semblent belles, avec leur nez fin, leur bouche délicate, leurs yeux rapprochés, d'une indéfinissable couleur, d'un bleu gris, et leur grâce froide, un peu dure ! Elles ont quelque chose de méchant et de séduisant, d'altier et de doux, de tendre et de sévère tout à fait charmant pour un Français. Au fond, c'est peut-être seulement la différence de race et de type qui me fait voir tant de choses en elles.

Son médecin, depuis plusieurs années, la voyait menacée d'une maladie de poitrine, et tâchait de la décider à venir dans le midi de la France ; mais elle refusait obstinément de quitter Pétersbourg. Enfin, l'automne dernier, la jugeant perdue, le docteur prévint le mari, qui ordonna aussitôt à sa femme de partir pour Menton.

Elle prit le train, seule dans son wagon, ses gens de service occupant un autre compartiment. Elle restait contre la portière, un peu triste, regardant passer les campagnes et les villages, se sentant bien isolée, bien abandonnée dans la vie, sans enfants, presque sans parents, avec un mari dont l'amour était mort, et qui la jetait ainsi au bout du monde, sans venir avec elle, comme on envoie à l'hôpital un valet malade.

A chaque station, son serviteur Ivan venait s'informer si rien ne manquait à sa maîtresse. C'était un vieux domestique aveuglément dévoué, prêt à accomplir tous les ordres qu'elle lui donnerait.

La nuit tomba, le convoi roulait à toute vitesse. Elle ne pouvait dormir, énervée à l'excès. Soudain, la pensée lui vint de compter l'argent que son mari lui avait remis à la dernière minute, en or de France. Elle ouvrit son petit sac et vida sur ses genoux le flot luisant de métal.

Mais tout à coup un souffle d'air froid lui frappa le visage. Surprise, elle leva la tête. La portière venait de s'ouvrir. La comtesse Marie, éperdue, jeta brusquement un châle sur son argent répandu dans sa robe, et attendit. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un homme parut, nu-tête, blessé à la main, haletant, en costume de soirée. Il referma la porte, s'assit, regarda sa voisine avec des yeux luisants, puis enveloppa d'un mouchoir son poignet, dont le sang coulait.

La jeune femme se sentait défaillir de peur. Cet homme, certes l'avait vue compter son or, et il était venu pour la voler et la tuer.

Il la fixait toujours, essoufflé, le visage convulsé, prêt à bondir sur elle sans doute.

Il dit brusquement :

— Madame, n'ayez pas peur !

Elle ne répondit rien, incapable d'ouvrir la bouche, entendant son cœur battre et ses oreilles bourdonner. Il reprit :

— Je ne suis pas un malfaiteur, madame.

Elle ne disait toujours rien, mais, dans un brusque mouvement qu'elle fit, ses genoux s'étant rapprochés, son or se mit à couler sur le tapis comme l'eau coule d'une gouttière.

L'homme, surpris, regardait ce ruisseau de métal, et il se baissa tout à coup pour le ramasser.

Elle, effarée, se leva, jetant à terre toute sa for-

tune, et elle courut à la portière pour se précipiter sur la voie. Mais il comprit ce qu'elle allait faire, s'élança, la saisit dans ses bras, la fit asseoir de force, en la maintenant par les poignets :

— Ecoutez-moi, madame, je ne suis pas un malfaiteur, et, la preuve, c'est que je vais ramasser cet argent et vous le rendre. Mais je suis un homme perdu, un homme mort si vous ne m'aidez à passer la frontière. Je ne puis vous en dire davantage. Dans une heure nous serons à la dernière station russe ; dans une heure vingt, nous franchirons la limite de l'Empire. Si vous ne me secourez point je suis perdu. Et cependant, madame, je n'ai ni tué, ni volé, ni rien fait de contraire à l'honneur. Cela je vous le jure. Je ne puis vous en dire davantage.

Et, se mettant à genoux, il ramassa l'or jusque sous les banquettes, cherchant les dernières pièces roulées au loin. Puis, quand ce petit sac de cuir fut plein de nouveau, il le remit à sa voisine sans ajouter un mot, et il retourna s'asseoir à l'autre coin du wagon.

Ils ne remuaient plus ni l'un ni l'autre. Elle demeurait immobile et muette, encore défaillante de terreur, mais s'apaisant peu à peu. Quant à lui, il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; il restait droit, les yeux fixés devant lui, très pâle, comme s'il eût été mort. De temps en temps elle jetait vers lui un regard brusque, vite détournée. C'était un homme de trente ans environ, fort beau, avec toute l'apparence d'un gentilhomme.

Le train courait dans les ténèbres, jetait par la nuit ses appels déchirants, ralentissait parfois sa marche, puis repartait à toute vitesse. Mais soudain il calma son allure, siffla plusieurs fois et s'arrêta tout à fait.

Ivan parut à la portière afin de prendre les ordres.

La comtesse Marie, la voie tremblante, considéra une dernière fois son étrange compagnon, puis elle dit à son serviteur, d'une voix brusque :

— Ivan, tu vas retourner près du comte, je n'ai plus besoin de toi.

L'homme, interdit, ouvrait des yeux énormes. Il balbutia :

— Mais... barine.

Elle reprit :

— Non, tu ne viendras pas, j'ai changé d'avis.

Je veux que tu restes en Russie. Tiens, voici de l'argent pour retourner. Donne-moi ton bonnet et ton manteau.

Le vieux domestique, effaré, se décoiffa et tendit son manteau, obéissant toujours sans répondre, habitué aux volontés soudaines et aux irrésistibles caprices des maîtres. Et il s'éloigna, les larmes aux yeux.

Le train repartit, courant à la frontière.

Alors la comtesse Marie dit à son voisin :

— Ces choses sont pour vous, monsieur ; vous êtes Ivan, mon serviteur. Je ne mets qu'une condition à ce que je fais : c'est que vous ne me parlez jamais, que vous ne me direz pas un mot, ni pour me remercier, ni pour quoi que ce soit.

L'inconnu s'inclina sans prononcer une parole.

Bientôt on s'arrêta de nouveau, et des fonctionnaires en uniforme visitèrent le train. La comtesse leur tendit les papiers et montrant l'homme assis au fond de son wagon :

— C'est mon domestique Ivan, dont voici le passeport.

Le train se remit en route.

Pendant toute la nuit, ils restèrent en tête-à-tête, muets tous deux.

Le matin venu, comme on s'arrêtait dans une gare allemande, l'inconnu descendit ; puis, debout à la portière :

— Pardonnez-moi, madame, de rompre ma promesse ; mais je vous ai privée de votre domestique. Il est juste que je le remplace. N'avez-vous besoin de rien ?

Elle répondit froidement :

— Allez chercher ma femme de chambre.

Il y alla. Puis disparut.

Quand elle descendait à quelque buffet, elle l'apercevait de loin qui la regardait. Ils arrivèrent à Menton.

II

Le docteur se tut une seconde, puis reprit :

— Un jour, comme je recevais mes clients dans mon cabinet, je vis entrer un grand garçon qui me dit :

— Docteur, je viens vous demander des nouvelles de la comtesse Marie Baranow. Je suis, bien qu'elle ne me connaisse point, un ami de son mari.

Je répondis :

— Elle est perdue. Elle ne retournera pas en Russie.

Et cet homme brusquement se mit à sangloter, puis il se leva et sortit en trébuchant comme un ivrogne.

Je prévins, le soir même, la comtesse qu'un étranger était venu m'interroger sur sa santé. Elle parut émue et me raconta l'histoire que je viens de vous dire. Elle ajouta :

— Cet homme que je ne connais point me suit maintenant comme mon ombre ; je le rencontre chaque fois que je sors ; il me regarde d'une étrange façon, mais il ne m'a jamais parlé.

Elle réfléchit, puis ajouta :

— Tenez, je parie qu'il est sous mes fenêtres.

Elle quitta sa chaise longue, alla écarter les rideaux et me montra en effet l'homme qui était venu me trouver, assis sur un banc de la promenade, les yeux levés vers l'hôtel. Il nous aperçut, se leva et s'éloigna sans retourner la tête.

Alors, j'assistai à une chose surprenante et douloureuse, à l'affection muette de ces deux êtres qui ne se connaissaient point.

Il l'aimait lui, avec le dévouement d'une bête sauvée, reconnaissante et dévouée à la mort. Il venait chaque jour me dire : "Comment va-t-elle ?" comprenant que je l'avais deviné. Et il pleurait affreusement quand il l'avait vue passer plus faible et plus pâle chaque jour.

Elle me disait :

— Je ne lui ai parlé qu'une fois, à ce singulier homme, et il me semble que je le connais depuis vingt ans.

Et quand ils se rencontraient, elle lui rendait son salut avec un sourire grave et charmant. Je la sentais heureuse, elle si abandonnée et qui se savait perdue, je la sentais heureuse d'être aimée

ainsi, avec ce respect et cette constance, avec cette poésie exagérée, avec ce dévouement prêt à tout. Et pourtant, fidèle à son obstination d'exaltée, elle refusait désespérément de le recevoir, de connaître son nom, de lui parler. Elle disait : " Non, non, cela me gênerait cette étrange amitié. Il faut que nous demeurions étrangers l'un à l'autre."

Quant à lui, il était certes également une sorte de Don Quichotte, car il ne fit rien pour se rapprocher d'elle. Il voulait tenir jusqu'au bout l'absurde promesse de ne lui parler jamais qu'il avait faite dans le wagon.

Souvent, pendant ses longues heures de faiblesse elle se levait de sa chaise longue et allait entr'ouvrir son rideau pour regarder s'il était là, sous sa fenêtre. Et, quand elle l'avait vu, toujours immobile sur son banc, elle revenait se coucher avec un sourire aux lèvres.

Elle mourut un matin, vers dix heures. Comme je sortais de l'hôtel, il vint à moi, le visage bouleversé ; il savait déjà la nouvelle.

— Je voudrais la voir une seconde, devant vous, dit-il.

Je lui pris le bras et rentra dans la maison.

Quand il fut devant le lit de la morte, il lui saisit la main et la baisa d'un interminable baiser, puis il se sauva comme un insensé.

Le docteur se tut de nouveau, et reprit :

— Voilà, certes, la plus singulière aventure de chemin de fer que je connaisse ; il faut dire aussi que les hommes sont des drôles de toqués.

Une femme murmura à mi-voix :

— Ces deux êtres-là ont été moins fous que vous ne croyez... Ils étaient... ils étaient...

Mais elle ne pouvait plus parler, tant elle pleurerait. Comme on changea de conversation pour la calmer, on ne sut pas ce qu'elle voulait dire.

Guy de Maupassant.

AVIS AUX ABONNÉS.

Nos charmantes lectrices seraient bien aimables si elles nous faisaient parvenir, par mandat-poste ou lettre enregistrée, le prix de leur abonnement.

L'ADMINISTRATION,

63 rue St. Gabriel.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montreal

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite,
par les

+ + **Poudres**
Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé. Le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Diner, à Thè, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

5^{ME} SEMAINE

\$32,771.25 d'affaires.

Vente extraordinaire

10,000 Eponges.....	@ 6 cents
8000 Eponges.....	@ 10 cents
6000 Eponges.....	@ 15 cents
4000 Eponges.....	@ 20 cents
3000 Eponges.....	@ 30 cents
2000 Eponges.....	@ 50 cents

33,000 Eponges. De quoi à en fournir à toute la ville.

Notez que les prix ci-dessus sont à 25 cents dans la piastre.

460 Manteaux, nouveauté de la saison.

Grand et beau choix à 40 cents dans la piastre.

Grande mise en vente de tapis.

Un lot splendide, 228 pièces au choix, à des prix excessivement bas.

Rideaux de tous genres à des prix largement réduits.

Aussi 1250 Coupons de Rideau à 20 et 30 cents le morceau.

N'oubliez Pas Nos Etoffes a Robes.

Chaque jour nous marquons des nouveaux lots, à peine pouvons nous suffire à la vente.

A Remarquer.

Chaque semaine nous mettons en vente des nouvelles marchandises aux mêmes conditions du bon marché.

Donc à Lundi, 1er Mai, à 9 heures du matin,

BOISSEAU FRERES.

235 et 237 rue St Laurent.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

VIN ST. MICHEL

— DANS LES CAS DE —

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

C'EST LE TEMPS

Toutes les MARCHANDISES les plus nouvelles pour la saison du Printemps viennent d'être reçues ;

Venez les voir, Mesdames

Après plusieurs années de pratique dans les grands établissements du genre à Paris et Londres, je suis en état de vous confectionner le plus

Chic Costume du Printemps

que vous puissiez rêver, et cela ne vous coûtera pas plus cher qu'un costume mal fait.

L.G. de TONNANCOUR,

**TAILLEUR POUR DAMES,
10 COTE ST. LAMBERT.**